MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 52 (1953), p. 7-50

Pierre Lacau

Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710540	*Catalogue général du Musée copte*	Dominique Bénazeth
9782724711233	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 40*	Emmanuel Pisani (éd.)
9782724711424	*Le temple de Dendara XV*	Sylvie Cauville, Gaël Pollin, Oussama Bassiouni, Youssreya Hamed
9782724711417	*Le temple de Dendara XIV*	Sylvie Cauville, Gaël Pollin, Oussama Bassiouni
9782724711073	*Annales islamologiques 59*	
9782724711097	*La croisade*	Abbès Zouache
9782724710977	*???? ??? ???????*	Guillemette Andreu-Lanoë, Dominique Valbelle
9782724711066	*BIFAO 125*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

[(*i*) ou [(*w*) EN ÉGYPTIEN

PAR

P. LACAU

En égyptien, les verbes à troisième radicale faible (*tertiae infirmae* des grammaires sémitiques) diffèrent des verbes forts, c'est-à-dire de ceux dont les trois consonnes ne subissent jamais aucune altération, par trois caractéristiques essentielles :

1° Ils ont un infinitif féminin en *-t* final : -ⲧ en égyptien = - ⲉ (S.) : -ⲓ (B.) en copte. Même formation dans une partie du domaine sémitique.

2° La grande majorité de ces verbes présentent en copte, à l'infinitif, à l'état construit, au qualitatif et à l'état pronominal un vocalisme tout à fait différent du vocalisme des verbes forts. C'est le type verbal : infinitif ⲙⲓⲥⲉ, état construit ⲙⲉⲥ-, qualitatif ⲙⲟⲥⲉ, état pronominal ⲙⲁⲥⲧ″ [1] en face de ⲥⲱⲧⲙ̄, ⲥⲟⲧⲙ. Les hiéroglyphes qui ne marquent pas les voyelles ni le redoublement des consonnes ne trahissent rien de cette formation, que seul le copte nous dénonce. Nous verrons que nous avons affaire à une forme à redoublement correspondant au *qattal* (*pi''el*) sémitique.

3° A toutes les formes de l'imperfectif, c'est-à-dire : imperfectif *śḏm·f*, participes imperfectifs actifs ou passifs et relatif imperfectif, les verbes *tertiae infirmae* sont caractérisés par le redoublement de la seconde radicale. Dans cet *aspect* du verbe que nous appelons imperfectif [2], c'est au contraire l'écriture hiéroglyphique seule qui nous dénonce l'existence d'un type verbal particulier dont le copte n'a en apparence rien conservé. Nous verrons qu'il doit s'agir d'une forme *qtaltal*.

Il y a lieu de reprendre l'examen de ces trois traitements particuliers.

[1] Steindorff, *Kop. Gram.*², § 225.

[2] C'est Golénischeff qui le premier a dégagé la signification de ce redoublement dans l'imperfectif (*Conte du Naufragé*, Bibliothèque d'études, t. II [1912], p. 60). Il compare cette formation à l'« aspect » des verbes slaves. La répétition de la consonne médiale correspond à une « répétition », à une « continuité » de l'action. Cf. Gardiner, 2, § 438.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

I

L'INFINITIF FÉMININ EN *-t*, -𓏏 FINAL DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

Tous les verbes terminés par une troisième radicale faible 𓇋 (*i*) ou 𓅱 (*w*) ont un infinitif féminin exprimé par un 𓏏 final. C'est là une particularité si caractéristique de ces verbes qu'elle permet de les reconnaître immédiatement. Elle les distingue entre autres de la série des verbes terminés par un autre 𓇋 toujours écrit 𓇋, lettre dont la valeur est différente de celle de 𓇋 = *iod* et devra être précisée [1]. Dans les verbes à 3e faible au contraire, dont nous nous occupons ici, le 𓇋 (= *iod*) final est très rarement écrit. Dans les scènes figurées, dans les chapitres d'un livre, les titres sont *toujours* à l'infinitif. Or dans ces titres, les trilitères ordinaires ont un infinitif masculin normal et les trilitères à 3e faible, un infinitif féminin [2] exactement dans le même emploi. Il y a là une anomalie qui paraît d'abord singulière.

Rappelons-nous qu'en égyptien, l'infinitif est un substantif et qu'il est sans doute une formation relativement récente comme en sémitique et en indo-européen [3]. Ne peut-on supposer que tout infinitif, dans les verbes bilitères, trilitères forts, trilitères à 3e faible etc., était susceptible, comme tout substantif, d'avoir une double forme masculine ou féminine dans des

[1] Les verbes à 𓇋 final toujours écrit, qui n'ont pas en général d'infinitif féminin ni de redoublement de la seconde radicale à l'imperfectif, sont d'une autre classe. Lefebvre, *Gram.*, § 220. Je laisse également de côté pour le moment les quadrilitères à 4e faible : ils sont formés d'un *iod* suffixe ajouté à un trilitère fort, ils peuvent avoir un infinitif féminin en 𓏏, Lefebvre, § 219 ; Gardiner, § 285.

[2] Les exemples sont très nombreux. Je relève, rien que dans la premier volume du tombeau de Ti (Epron, Daumas, Goyon), les infinitifs féminins suivants dans les titres des scènes. 𓏏 pl. 51, 𓏏 51, 𓏏 51, 𓏏 52, 𓏏 56, 𓏏 67, 𓏏 71, 𓏏 33, et dans les factitifs 𓏏 51, 𓏏 51. Cf. 𓏏, *Gemnikai*, I, pl. VIII etc., etc.

[3] En sémitique, l'infinitif a des formes très différentes d'une langue à l'autre ; il est donc récent (Brockelmann, § 263 B). En indo-européen, c'est une formation récente qui n'appartient pas à l'ancêtre commun mais qui s'est développée d'une façon différente dans chaque groupe de langues après leur séparation (Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 5e édition, p. 241/243).

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

conditions et avec des nuances de sens à déterminer? Ensuite, étant donné la tendance générale de la langue égyptienne à la simplification des formes, chacun de ces types d'infinitif se serait spécialisé dans une classe de verbe.

Sans doute cette tendance à la simplification a-t-elle été aidée, si l'on peut dire, dans le cas présent, par des faits de phonétique qu'il est d'ailleurs difficile de préciser. Dans les radicaux à 3e faible, l'infinitif masculin 1 ⊥ 2 ⌣ 3 (type *sōḏĕm*) aboutissait après chute du *i* final à une forme très voisine de l'infinitif féminin 1 ⌣ 2 3 ⌣ t * (*śōḏmĕt*) après chute du ⌒ final; cette chute est un phénomène très ancien, nous le savons. De ces deux formes d'infinitif trop voisines, on a conservé dans la classe des verbes à 3e faible la plus claire, celle qui pouvait se distinguer par le ⌒ final au moins à l'état construit. Nous verrons même plus loin que la forme *qattal* (= MICE) est la seule, ou presque, qui ait survécu dans ces mêmes verbes à 3e faible parce que, normalement, c'était la plus claire.

Je crois qu'il conviendra d'examiner si ce qu'on a appelé l'« infinitif complémentaire »[1] ou « nomen actionis »[2], forme féminine qui a joué un grand rôle, et la forme verbale *sdmt·f*, qu'on en a rapprochée[3] ne sont pas tout simplement l'infinitif féminin normal des trilitères forts qui se serait conservé seulement dans ces deux emplois. Rappelons les exemples classiques cités par Gardiner, § 298 obs. Ces formes sont particulièrement nombreuses dans les Pyramides comme le fait observer Lefebvre, § 414. Je n'en citerai qu'un autre exemple, intéressant aussi par son orthographe avec le médial de *mwt* écrit : (T.) 234-235/ § 350 *b*.

Nous devons également nous rappeler que le genre en égyptien comme en sémitique fait partie des caractéristiques du verbe lui-même dans la conjugaison. Les deuxième et troisième personnes du singulier ont une forme différente pour le masculin et le féminin. L'indo-européen au contraire ignore absolument le genre dans le verbe (le participe mis à part). Il ne connaît le féminin que dans l'adjectif, ce qui est logique : le féminin est une qualification supplémentaire qui doit s'appliquer d'abord à l'adjectif, mot dont la

[1] Sethe, *Verbum*, II, § 720; Gardiner, § 298 obs. — [2] Lefebvre, § 412. — [3] Gardiner, § 405 et Gunn, *Stud.*, 177.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

fonction est de qualifier. La caractéristique morphologique du féminin est ensuite passée au substantif, mais le verbe l'a toujours ignorée. Nous ne faisons guère attention à cette différence de conception sur un point important entre les deux familles de langue. Il me semble qu'elle rend moins surprenante l'existence d'un infinitif féminin en égyptien dans tous les verbes, forts ou faibles.

Un fait intéressant et qui, je crois, n'a pas été relevé, c'est que le même infinitif féminin existe dans une au moins des langues du groupe sémitique, l'hébreu. Toutes les grammaires hébraïques signalent une série de verbes dans lesquels on a un infinitif *construit* de type féminin terminé par un *t* :

1° Dans les verbes à 3e faible, on a un infinitif *construit* du type -וֹת = **ăwt* c'est-à-dire féminin; cf. Brockelmann, I, p. 628 *h*. — E. König, *Lehrgebäude der hebräischen Sprache,* p. 534.

גלוֹת	*gĕlăwt*	de	גלה	*gălăh*
חזוֹת	*ḥĕzăwt*	de	חזה	*ḥăzăh*
חסוֹת	*ḥĕsăwt*	de	חסה	*ḥăsăh*
ערוֹת	*ʿărăwt*	de	ערה	*ʿărăh*

2° Dans les verbes à 1re radicale ו *w* ou י *i̯* on a un infinitif construit féminin à côté d'un état absolu masculin :

שֶׁבֶת	*šĕbĕt*	en face de	יָשׁוֹב	*i̯ăšōb*
רֶשֶׁת	*rĕšĕt*	——	יָרוּשׁ	*i̯ăróš*

3° Dans les verbes à 1re radicale נ *n* même infinitif construit féminin :

גֶשֶׁת	*gĕšĕt*	de	נגש	*năgăš*
בֵּעַת	*bă'ăt*	de	נבע	*năbăʿ*

4° Dans les verbes à 1re radicale ל *l* même infinitif construit féminin :

קַחַת	*qăḥăt*	de	לקח	*lăqăḥ*

5° Enfin même dans des trilitères forts, on rencontre des infinitifs construits féminins. (E. König, § 23, n° 5, p. 190).

צַדֶּקֶת	*ṣăddĕqĕt*	au qattal.
שַׁלֶּכֶת	*šăllĕkĕt*	

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans les catégories 2, 3, 4, le déplacement de l'accent entraînait la chute de la 1re radicale. Dans la 1re catégorie le masculin *galōw* donnait sans doute à l'*état construit* une forme peu reconnaissable; on a employé le féminin.

Ce sont des faits de phonétique analogues, mais encore obscurs pour nous, qui ont dû, en égyptien, entraîner l'emploi de l'infinitif féminin de préférence au masculin dans les verbes à 3e faible.

Ajoutons tout de suite que dans le groupe sémitique, ce phénomène de l'infinitif féminin ne se rencontre qu'en *hébreu* comme l'a noté Brockelmann, I, p. 628 *h*. Il nous est donc impossible de dire s'il s'agit d'un procédé de dérivation verbale qui remonterait à l'ancêtre commun du sémitique et de l'égyptien ou si nous avons seulement un même procédé inventé séparément dans ces deux familles de langues parentes pour résoudre une même difficulté phonétique. La difficulté phonétique et le procédé pour y remédier ont-ils existé dans l'ancêtre commun, nous n'en savons rien. Mais la similitude de ces deux formations, même si ce sont des créations séparées, éclaire les deux domaines linguistiques. C'est un point parmi beaucoup d'autres où ils peuvent se prêter quelque appui.

II

LE TYPE MICC DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

L'existence d'une forme *qattal* dans le verbe égyptien, c'est-à-dire d'une forme comportant le doublement de la seconde radicale, est soupçonnée ou affirmée depuis longtemps [1]. Mais l'orthographe hiéroglyphique ne marquant pas ce redoublement d'une consonne sans voyelle intermédiaire et le copte faisant de même, la question est toujours pendante. Je crois en réalité que les verbes comportant une troisième radicale faible (*tertiae infirmae*) nous ont laissé en copte une série de dérivés dont les formes ne peuvent s'expliquer que dans l'hypothèse d'un redoublement organique de la consonne médiale.

Voyons d'abord sur quels arguments on a cru pouvoir admettre jusqu'ici l'existence du *qattal*.

[1] Sethe, *Verbum*, I, § 344; Vycichl, *Ä. Z.*, 74, 148; Lefebvre, § 3, n° 7; Erman[4], § 269; Gardiner, § 269.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Une série de verbes coptes ont été considérés comme représentant le *qattal* (= *pi''el*) :

1° ⲣⲟⲉⲓⲥ et ⲣⲏⲥ. Sethe, *Verbum*, I, § 344; Vycichl, *Ä. Z.*, 74, 148.

En réalité, nous avons affaire à deux qualitatifs qui tous les deux sont parfaitement réguliers. Le radical est *rị̆s* (sans doute cf. ראש). A l'infinitif on avait **rŏ̆ị̆ĕs* (*sŏ̆d̲ĕm*); le *ị̆* intervocalique tombe, et on devrait avoir **rōs* qui ne s'est pas conservé. Au qualitatif le *ị̆* en contact direct avec la 3e consonne *s* forme diphtongue avec le *ŏ* bref de la première syllabe qui est fermée ⲣⲟⲉⲓⲥ (= *rŏ̆ị̆s-ĕw*).

Quant à ⲣⲏⲥ, c'est un second qualitatif régulier du type vocalique 1*é*2ᵘ3 (cf. ⲟⲩⲏⲏⲃ). Il suppose la forme *réyĕs*. C'est un qualitatif de sens passif [1]. On comparera ces deux formes de qualitatifs dans les deux phrases suivantes : ⲛⲁϩⲣⲏ̅ ⲡⲉⲧⲣⲏⲥ ⲁⲩⲱ ⲉⲧⲣⲟⲉⲓⲥ, (*Enseignements de Shenoudi*, édition Chassinat, p. 167, col. 2, l. 36 à 38) «devant celui qui est éveillé et qui veille», et ⲁⲙⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲟⲩⲃⲉ ⲛⲉⲧⲣⲏⲥ ⲁⲩⲱ ⲉⲧⲣⲟⲉⲓⲥ ⲱ ⲡⲣⲉϥϩⲱⲧ̅ⲃ, (*idem.*, p. 20, l. 48 à 50) «sors contre ceux qui sont éveillés et qui veillent, ô meurtrier!». Nous avons là, côte à côte, nos deux qualitatifs correspondant chacun à une nuance de sens à préciser. Aucun redoublement du *ị̆* médial n'est nécessaire dans les deux cas.

2° ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ (S.) «tuer», en face de ⲙⲟⲩ «mourir» [2].

Till a raison de ne pas considérer cette double forme comme une preuve certaine de l'existence d'un *qattal* (*Ä. Z.*, 73, 132). ⲙⲟⲩ, c'est l'infinitif normal du type *sŏ̆d̲ĕm* : l'infinitif régulier *mŏ̆wĕt* a perdu d'abord son *t* final (= *mŏ̆wĕ*), le *w* intervocalique est tombé (= *mŏ̆ĕ*), et l'on a eu, après un *m*, la transformation de la voyelle *ŏ* en *ou*; le *ĕ* final ne subsiste pas après un ⲟⲩ. Dans ces conditions, ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ (= *mŏ̆wĕt*) est forcément un infinitif refait sur

[1] Dont il ne reste dans les verbes trilitères forts que quelques exemples. Il aurait le sens passif, mais sans avoir la finale *w* du pseudo-participe prototype du qualitatif. Toutefois on peut admettre aussi que ⲣⲏⲥ est une forme refaite sur l'infinitif **ⲣⲱⲥ du verbe *rị̆s* devenu bilitère. Elle correspondrait alors à *rés*(*ĕw*).

[2] Lefebvre, *Gram.*, § 3, n° 8, cite ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ. Erman, § 269 *a*, a rappelé que l'écriture hiéroglyphique ne nous permet pas de reconnaître l'existence d'un Pi''el, existence qui lui paraît probable. Gardiner, § 274, admet le Piel (qattal) comme probable; il renvoie aux formes coptes citées par Sethe, *Verbum*, § 344.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

un qualitatif seul régulier ⲙⲟⲟⲩⲧ (*mṓwt* (*ew*)). En effet, puisque le *t* et le *w* tombaient; si le *w* était redoublé dans *mṓwĕt* (ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ), la première voyelle serait brève.

Beaucoup d'infinitifs ont été ainsi refaits sur des qualitatifs [1]. Il reste possible que ⲙⲟⲟⲩⲧ soit le qualitatif d'un *qattal* comme l'est ⲙⲟⲥⲉ, nous allons le voir, mais rien ne l'indique sinon le sens factitif transitif de l'infinitif. Quant à ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ, ce ne peut pas être l'infinitif normal d'un *qattal,* mais seulement une forme analogique refaite sur le qualitatif.

Tous les infinitifs de ce même type, présentant un *w* écrit en seconde radicale, c'est-à-dire 1ṓ2(*w*)ĕ3 (*sṓḏĕm*), sont des formes refaites sur le qualitatif, car le *w* intervocalique tombait régulièrement à l'infinitif mais se maintenait au qualitatif. Il en est ainsi pour : ⲧⲱⲟⲩⲛ, ϫⲱⲟⲩⲛ (B.); ⲥⲱⲟⲩϩ [2]; ϩⲟⲟⲩⲱ (S.) : ϩⲱⲟⲩⲱ (B.); ϭⲱⲟⲩϭ : ϫⲱⲟⲩϫ; ⲟⲱⲟⲩⲉⲗ (B.).

*
* *

En réalité le *qattal* (*pi''el*) a existé en égyptien comme en sémitique. Il subsiste en copte dans les verbes à 3e faible du type ⲙⲓⲥⲉ. C'est ce que je voudrais examiner.

1° Que la forme verbale ⲙⲓⲥⲉ, qualitatif ⲙⲟⲥⲉ, ne soit pas le vocalisme spécial et obligatoire de tout radical trilitère à *troisième faible,* c'est ce que nous montrent les faits suivants :

A. Plusieurs des verbes à 3e faible ont uniquement le vocalisme normal des verbes forts (cf. Steindorff, 209); ils ignorent le vocalisme du type ⲙⲓⲥⲉ-ⲙⲟⲥⲉ :

ⲕⲱⲧⲉ (S.) : ⲕⲱϯ (B.) «tourner», qual. ⲕⲏⲧ (S.) *qdi.*
ϥⲱⲧⲉ (S.) : ϥⲱϯ (B.) : ⲃⲱϯ (F.) «arracher» *fdi.*

[1] C'est un chapitre important qu'il faudra examiner dans le lexique copte. La reconstruction analogique explique une quantité d'anomalies phonétiques. Je citerai seulement = ⲟⲩⲱⲙ, refait sur **wṓnm*(*ĕw*), qualificatif régulier, dans lequel l'assimilation de *n* à *m* en contact direct était obligatoire. Dans ⲡⲱⲣⲉ nous avons un infinitif refait sur *ⲡⲟⲣ, qual. régulier du verbe **pṓter,* lequel au qualitatif donne **pṓtr,* avec chute du *t* au contact du *r,* et redoublement de la voyelle comme dans *i̯ṓtr*(*ĕw*) = ⲉⲓⲟⲣ

[2] ⲥⲱⲟⲩϩ, en réalité résulte d'une métathèse du , *sḥw,* comme Till l'a bien indiqué (*Ä. Z.,* 73, p. 133).

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ϣϥϵ (S.) : ϣϥι (B.) « tordre » *ʿfi*.

ⲙⲟⲩⲧϵ (S.) : ⲙⲟⲩϯ (B.) « parler » *mdw*.

ϵⲓⲱ (S.) : ⲓⲱⲓ (B.) : ⲓⲱⲱⲓ (F.) « laver » : ϵⲓⲟⲩϵ (*Evangile de Jean*) [1], qual. ϵⲓⲏ (S.) : ⲓⲱϵ (Mani) *iʿi* [2].

ⲛⲟⲩ (S.) : ⲛⲟⲩⲓ (B.) : ⲛⲟⲩϵ (*Evangile de Jean*) *nʿi*.

Ces verbes à 3e faible sont donc vocalisés exactement comme les trilitères forts : ⲥⲱⲧⲙ̄ (S.) : ⲥⲱⲧϵⲙ (B.) (le *i* final a disparu).

B. Des verbes à 3e radicale faible peuvent avoir un double vocalisme : celui qui nous semblait propre aux *tertiae infirmae :* ⲙⲓⲥϵ, ⲙⲟⲥϵ, et celui des verbes forts : ⲥⲱⲧⲙ̄, ⲥⲟⲧⲙ. Cela, dans deux dialectes différents ou dans un même dialecte :

ϣⲱⲕⲓ (B.) (qual. ϣⲏⲕ S., B.) « creuser », en face de : ϣⲓⲕϵ : ϣⲓⲕⲓ (ϣⲁⲕⲧ″, ϣⲟⲕϵ), cf. le fréquentatif. ϣⲟⲕϣⲕ (S.).

ⲧⲱⲕ (S.) : ⲧⲱⲕϵ (A.) (qual. ⲧⲏⲕ S., A.) « lancer », en face de : ϯⲕϵ (A.) (ⲧϵⲕⲧ″ (A.)) [3].

ϩⲱⲧϵ : ϩⲱϯ « percer, frotter » : ϩⲓⲧϵ : ϩⲓϯ (ϩⲁⲧ″).

ϣⲱⲧ (S., B.) [4] « demander, prier de » : ϣⲓⲧϵ : ϣⲓϯ.

Il y a d'ailleurs souvent mélange des deux formations dans l'emploi de leurs différents dérivés ; il y aura lieu de préciser les causes et la portée de ces confusions. Il reste clair que les deux formations ont vécu à un certain moment côte à côte.

[1] *Evangile de Jean,* 9, 7 ; 13, 12.

[2] Dans le *Papyrus Smith* nous avons les trois formes , , 21, 19 (aussi *Urk.,* IV, 9, 9), et , 21, 20 (en parallélisme avec , 23, 3) ; c'est-à-dire que l'on a l'infinitif féminin et la forme à redoublement comme dans le type ⲙⲓⲥϵ, et pourtant la forme subsistante est du type *1ŏ2ĕ3* ; les deux types ont donc coexisté.

[3] Till, *Ä. Z.*, 62, 122 et 63, 147.

[4] Nombre de trilitères à 3e faible sont devenus bilitères par la chute du *i* final, souvent dans un seul dialecte : ⲧⲱⲡϵ (S.), ⲧⲱⲡ (B.). Inversement, quelquefois seul le bohaïrique a conservé trace de la troisième radicale : ⲱⲗ (S.), ⲱⲗⲓ (B) ; ϩⲱⲙ : ϩⲱⲙⲓ ; ⲥⲱⲕ : ⲥⲱⲕⲓ.

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

C. Un même verbe *tertiae infirmae* peut présenter des restes de trois formations différentes.

1. ⲱⲗ (S.) : ⲱⲗⲓ (B.) : ⲱⲗ (A.) « monter » [illegible] ⲗ ʿ*rỉ* [1] (ʿ*ōlĕỉ*).

2. ⲗⲗⲉ (S.) : ⲗⲗⲏⲓ (B.) : ⲗⲗⲏ (F.) intransitif : [illegible] ⲗ (*ăʿlāỉ*).

3. ⲗⲗⲓ- (impératif (ⲗⲗⲓⲟⲩⲓ) en boh. seulement) [illegible] ⲗ (*ăʿlĕỉ*).

Dans ce dernier tableau il faut noter que :

1. La première forme a le vocalisme normal des trilitères forts, mais en bohaïrique seulement. Elle a perdu sa finale *ỉ* dans les autres dialectes et est devenue bilitère. C'est un fait connu que le bohaïrique a conservé souvent des formes pleines que les autres dialectes ont perdues. L'examen de ce dialecte devra être repris sous ce rapport [2].

2. La seconde forme est du type trilitère intransitif (1 2 ʿ 3), vocalisé ⲁ : ϣⲧⲁⲙ, ⲥⲛⲁⲧ, ⲥⲕⲁⲓ, ⲟⲩϫⲁⲓ (Steindorff, § 221). Le ⲁ initial est le *ĕ* de soutien habituel devant deux consonnes en contact direct; il passe à ⲁ devant le [illegible] initial comme dans le verbe de même formation : ⲁϣⲁⲓ (ʿ*šỉ*). Le ⲁ final accentué passe à ⲉ en sahidique, après chute du *ỉ*, et il subit régulièrement l'allongement en ⲏ en bohaïrique, devant *ỉ* conservé.

3. La troisième forme ⲗⲗⲓ- qui subsiste seulement en bohaïrique est un impératif du type ⲁⲣⲓ- (ⲁⲣⲓⲟⲩⲓ B.), ⲁⲛⲓ- (ⲁⲛⲓⲟⲩⲓ B.), et il suppose l'existence d'une forme perdue *ⲉⲓⲗⲉ, du type ⲉⲓⲣⲉ, ⲉⲓⲛⲉ.

D. Assez souvent dans les verbes *tertiae infirmae,* un dialecte a gardé à côté du qualitatif normal, un qualitatif différent se rattachant à une autre formation verbale perdue, dont il est le seul témoin. Quelquefois il y a même remplacement d'un type de qualitatif normal par un second qualitatif, appartenant à un autre type verbal, ce qui dénonce la coexistence préalable de deux formations différentes :

[1] Le verbe existe en sémitique : على, עלה, ass. *ēlû*. — [2] Voir Erman, dans *Sitzungsberichte Akad. Berl.,* 1915, p. 182-188.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ⲡⲓⲥⲉ « cuire », a un qualitatif normal ⲡⲟⲥⲉ, mais aussi un second qualitatif ⲡⲏⲥ [1], qui suppose l'existence d'une forme perdue *ⲡⲱⲥ <*ⲡⲱⲥⲉ).

ⲥⲓⲧⲉ « jeter, lancer », a un qualitatif ⲥⲏⲧ (A.) (sur *ⲥⲱⲧ <*ⲥⲱⲧⲉ), qui remplace le qualitatif normal perdu *ⲥⲟⲧⲉ.

ⲥⲓϭⲉ « être engourdi, paralysé », a un qualitatif ⲥⲏϭ (S. A.), qui remplace le qualitatif normal perdu *ⲥⲟϭⲉ.

Les formes si variées du verbe ϩⲙⲟⲟⲥ (S.) : ϩⲉⲙⲥⲓ (B.) demanderont un examen spécial que je renvoie à plus tard.

E. Nous avons de même deux formations dans une même racine à trois radicales fortes : par exemple : ⲥϩⲁⲓ « écrire », type 12ᵈ3 (Steindorff, § 221), possède à côté de son qualitatif normal ⲥⲁϩ (*ⲥⲟϩ) = *zăḫ;ĕw,* un second qualitatif ⲥⲏϩ lequel dépend du type verbal (transitif) *ⲥⲱϩ <*ⲥⲱϩⲉ, qui est perdu. Spiegelberg a signalé très justement le fait dans son *Handwörterbuch,* p. 132, note 13. Mais il l'interprète comme si l'on avait à faire à une formation secondaire : « Neben ⲥϩⲁⲓ scheint sich sekundär eine starke Form *ⲥⲱϩ entwickelt zu haben, von der ⲥⲉϩ-, ⲥⲁϩ″, und ⲥⲏϩ abgeleitet sind ». Je crois qu'il s'agit de deux formes contemporaines et originellement distinctes d'un même verbe, mais de l'une, il ne reste que quelques épaves. On a aussi ϩⲱⲗ (qualitatif ϩⲏⲗ), en face de ϩⲗⲁⲓ [2]. Crum cite ⲥⲉⲕ- et ⲥⲟⲕ″ (S.) comme formes de ⲥⲕⲁⲓ *śk;* : ce sont des formes d'un transitif *ⲥⲱⲕ.

F. De même à côté de l'intransitif ⲙⲕⲁϩ (= *mkŏḫ*) [3], type ϩⲗⲟϭ (12ᵈ3), « être tourmenté » (cf. Steindorff, § 218), nous avons un transitif ⲙⲟⲩⲕϩ « tourmenter ». Nous avons là deux dérivations contemporaines d'un même radical, et non pas création d'une forme secondaire analogique à côté de l'autre. Nous avons de même l'actif ⲙⲟⲩⲧⲛ (= *mŏdĕn*), en face de l'intransitif ⲙⲧⲟⲛ. Ce sont d'ailleurs les deux seuls verbes où nous ayons les deux formations côte à côte; or il y a environ vingt-cinq verbes intransitifs du type ⲙⲧⲟⲛ.

Notons que 𓅱 qui dans les *Pyramides* est souvent actif : « purifier » (forme *wŏʿĕb), n'a conservé en copte que l'intransitif « être pur », (ⲟⲩⲟⲡ) qual. ⲟⲩⲗⲁⲃ, et sans doute un passif (?) ⲟⲩⲏⲏⲃ (cf. ϩⲏⲕⲉ (*ḥqr*), ϣⲏⲣⲉ (*šrr*)).

[1] ⲟⲩϩⲁⲧ ⲉϥⲡⲏⲥ ⲉϥⲥⲟⲧⲡ, *Psaumes,* II, 6 : « de l'argent, cuit et choisi ». — [2] Le ⲁ atone dans la première syllabe est développé par le ϩ initial. — [3] Le ⲟ devient ⲁ devant ϩ.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans cette série d'exemples, nous avons deux formes grammaticales indiquant deux fonctions grammaticales dans un même radical. On a tendance à croire qu'il s'agit là de refaçons analogiques. En réalité nous avons affaire à l'expression de deux significations différentes dans un même radical. Par la suite, sauf de très rares exceptions, une seule fonction a survécu dans chaque radical. Elle paraît dès lors être la forme unique attachée à tel ou tel type de racine. Si chacun des dialectes a le plus souvent conservé une seule des deux formes, quelques-uns pourtant, très rarement, ont conservé les deux : ce qui nous permet la reconstruction. Les dialectes que l'on découvrira encore nous réservent certainement à ce sujet des surprises. Chacun d'eux peut avoir gardé plus ou moins complètement une autre encore des dérivations verbales et le total de ces formes isolées (qui ne peuvent phonétiquement être ramenées l'une à l'autre), et qui sont les débris d'un mécanisme antérieur, nous montre à plein la richesse primitive de la dérivation verbale [1].

Tout ceci nous prouve qu'un même radical verbal était susceptible de recevoir des formations diverses que l'orthographe hiéroglyphique ne dénonce pas. Plus spécialement, dans les verbes à 3e radicale faible, nous avons dans un même radical en face l'un de l'autre les deux types vocaliques ⲥⲱⲧⲙ̄, ⲥⲟⲧⲙ et ⲙⲓⲥⲉ, ⲙⲟⲥⲉ. Presque partout une des deux formes seulement a pratiquement survécu. Donc ⲙⲓⲥⲉ, ⲙⲟⲥⲉ, n'est rien de plus qu'une des vocalisations particulières que peuvent prendre les verbes à 3e faible.

*
* *

Quelle est maintenant la forme exacte, la raison et la portée de cette vocalisation particulière?

Notons d'abord que dans l'infinitif ⲙⲓⲥⲉ, nous ne savons pas quelle est la quantité de la voyelle ⲓ ; elle peut être longue et dans ce cas cette voyelle est normale en syllabe ouverte ; elle peut aussi bien être brève, et serait alors anormale.

[1] Rappelons que le qualitatif en ⲧ final du type ⲥⲣⲟϥⲧ, ⲥⲙⲟⲛⲧ, qui n'a survécu que dans quelques verbes en sahidique, est extrêmement fréquent dans le dialecte des écrits de Mani (il y a d'ailleurs plusieurs dialectes dans ces textes).

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Sethe dans *Die Vokalisation des Aegyptischen, Z. D. M. G.*, 77 (1923), p. 174, note 1, pense que le vocalisme en ⲓ est dû à la métathèse du *j*, qui donnerait **mĕsjet* > **mĕjsĕt* > **mīset;* il renvoie à Spiegelberg, *Ä. Z.*, 53, 135, qui a émis cette hypothèse. Mais en fait, nous allons le voir tout à l'heure, il n'y a pas eu métathèse du (*i̯*) final; son action est toute différente. S'il y avait eu métathèse, on la retrouverait au qualitatif.

D'autre part, il ne faut pas chercher un lien phonétique entre les différentes voyelles d'un verbe; chaque voyelle est employée avec une signification propre, sans lien phonétique avec les autres.

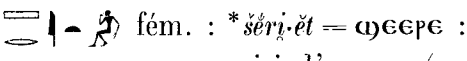
Dans le qualitatif ⲙⲟⲥⲥ, nous avons en apparence une voyelle brève en syllabe ouverte; c'est là une anomalie évidente qu'il faut expliquer. Erman admettait que le ⲥ (*s*) était redoublé, ce qui expliquerait la voyelle brève. Ceci est tout à fait juste, mais d'où vient ce redoublement? Pour Erman, il résultait de la transformation de la 3e radicale (*i̯*) en un ; qui s'assimilait à la consonne précédente. C'est également la solution de Steindorff (*Gram.*, § 225); pour lui ϫⲟⲥⲥ vient de *ṯăsj*(*ĕw*) > *ṯăs*;(*ĕw*), qualitatif qui est vocalisé comme ϩⲟⲃⲥ *ḥŏbs*(*ĕw*)).

Il faut donc examiner, dans les radicaux à 3e faible, quel peut être le sort possible du *i̯* final. Remarquons d'abord que quand le ⲓ subsiste, c'est qu'il *précède* une voyelle accentuée. 1° Factitif en *t* : ⲟⲙⲥⲓⲟ (B.) : ⲧⲙⲁⲥⲓⲟ (Ak.), (**dmsyo*). 2° Forme substantivale avec suffixe ⲩ : ⲙⲉⲥⲓⲱ (S.) : ⲙⲉⲥⲓⲟⲩ (A.), (*mesyŏwet*). D'une façon générale, rappelons-nous que les traitements phonétiques sont tout à fait différents suivant que la syllabe intéressée est atone ou accentuée, qu'elle précède ou qu'elle suit la syllabe accentuée. Rappelons-nous le contraste entre ⲙ̅ⲛⲧⲣⲉ : ⲙⲉⲟⲣⲉ et ⲙⲉⲉⲣⲉ : ⲙⲉⲣⲓ; et entre ⲛⲟⲙⲧⲉ et ⲣ̅ⲙϩⲉ.

Dans ⲙⲓⲥⲉ et ⲙⲟⲥⲉ le *i̯ suit* la syllabe accentuée; il disparaît donc normalement.

Mais quelle est l'action possible d'un *i̯* disparaissant dans cette position?

Il disparaît en amenant le redoublement de la voyelle dans la syllabe précédente; c'est ce que nous avons par exemple dans les mots :


fém. : **šĕri̯·ĕt* = ϣⲉⲉⲣⲉ : ϣⲉⲣⲓ (B.), « fille », le ⲓ final provient ici d'un ⲟ (racine *šrr* > *šri̯*).

**šŏty·ĕt* = ⲥⲟⲟⲧⲉ « flèche », le ⲓ final est primitif.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ϣⲱⲡⲉ, qual. *šŏpi·ĕw = ϣⲟⲟⲡ, le ⲓ final provient d'un ⲟ.

ϩⲉⲙⲥⲓ (B.), qual. *ḥmŏsy·ĕw* = ϩⲙⲟⲟⲥ (S.), le ⲓ final est un suffixe de quadrilitère.

Dans ⲃⲓ *gbi* l'infinitif normal = *ϭⲱⲃⲉ, n'a pas survécu mais nous avons un qualitatif *gŏbi(ĕw)* = ϭⲟⲟⲃ (le *i* final est primitif); c'est le seul survivant du type **gŏbei*. A côté de cette formation normale disparue, nous avons une série de formes secondaires 1° : ϭ̄ⲃⲃⲉ : [ϫⲉⲃⲓ (B.)], dont nous parlerons tout à l'heure, qui a pour qualitatif ϫⲉⲃⲓⲱⲟⲩ (en boh.) : le ⲉ (bref) est dû à un *b* redoublé, cf. ⲙⲉⲥⲓⲱ; voir aussi ⲡⲣⲓⲱⲟⲩ sur ⲡ̄ⲣⲣⲉ). 2° Un participe conjonctif : ϫⲁⲃⲓϩⲏⲧ (B.), ϭⲁⲃϩⲏⲧ (S.), avec le *i* conservé en bohaïrique avant l'accent. 3° L'adjectif : ϭⲱⲃ (S.), ϫⲱⲃ (B.) **gŏbĕi;* au féminin ϫⲟⲃⲓ (B.) (qui égale *ḏŏŏbĕt;* il n'y a pas de redoublement conservé en bohaïrique, mais la voyelle brève en syllabe ouverte dénonce son existence antérieure). Nous pouvons soupçonner la même dérivation pour les qualitatifs ϫⲟⲟⲣ, ϣⲟⲟⲣ, ⲟⲟⲧ, dont les ancêtres hiéroglyphiques ne sont pas sûrs. Même action de la chute d'une 3e radicale ʿ sur la voyelle intérieure dans les trois substantifs féminins : , ⲟⲟⲙⲉ « boue »; , ⲟⲩⲟⲟϩⲉ « scorpion »; , ⲙⲟⲟⲛⲉ, « nourrice ».

D'une façon générale, cette forme de qualitatif propre aux radicaux à 3e faible n'a laissé qu'un très petit nombre de survivances, mais elles sont d'une extrême importance car elles nous montrent quelle était l'action normale du *i* 3e radicale dans le qualitatif : redoublement de la voyelle précédente et disparition du *i*.

C'est donc le qualitatif *ⲙⲟⲟⲥ que nous devrions retrouver dans les verbes du type ⲙⲓⲥⲉ. Or le qualitatif ⲙⲟⲥⲉ offre un double contraste avec cette formation : la voyelle *ŏ* n'est pas redoublée et il y a un ⲉ final. Il ne peut donc pas appartenir à la même formation que ϣⲟⲟⲡ et ne peut pas correspondre à **mŏsyĕw* qui aurait donné *ⲙⲟⲟⲥ comme ϭⲟⲟⲃ.

Or en face du type ⲙⲓⲥⲉ, nous avons une formation verbale dans laquelle l'action du *y* final est normale et identique à celle que nous venons de constater dans ϣⲉⲉⲣⲉ et dans ϣⲟⲟⲡ (cf. Steindorff, § 232). Soit les deux verbes :

(var. :). *Pyr.*, § 588 *a* = ⲛⲉⲉⲃⲉ (S.) : ⲛⲉⲃⲓ (B.) : ⲛⲉⲃⲉ (Mani K 91, 3) = *nĕbiĕt* ⲥⲉⲉⲡⲉ (S.) : ⲥⲉⲡⲓ (B.) : ⲥⲏⲏⲡⲓ (F.) = *sĕpiĕt*.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La chute du *i̯* troisième radicale a amené ici le redoublement de la voyelle, comme dans ϣⲉⲉⲣⲉ, le ⲉ final représente la forme féminine de l'infinitif. C'est donc une formation absolument indépendante du type ⲙⲓⲥⲉ, ⲙⲟⲥⲉ. Il faut noter que la forme ⲥⲓⲡⲉ (S.) s'est conservée parallèlement à ⲥⲉⲉⲡⲉ (elle est notée dans le dictionnaire de Crum). De même on a ⲟⲩⲉⲉⲧⲉ [1], en face de ⲟⲩⲉⲓⲧⲉ (S.) : ⲟⲩⲉⲓϯ (B.) : ⲟⲩⲉⲓⲧⲓ (F.), forme pronominale : ⲟⲩⲁⲧ ″.

Nous avons exactement la même action du *i̯* dans quelques verbes trilitères à 3e faible dont le vocalisme est en ⲁ au lieu d'être en ⲉ :

ḫdi̯ (*ḫ̆di̯ĕt*); ϩⲁⲁⲧⲉ : ϩⲁϯ : ϩⲉϯ (F.) (*Evangile de Jean*) : ϩⲉϯⲉ (Mani) « couler ».

mty; ⲙⲁⲁⲧⲉ : ⲙⲁϯ : ⲙⲉϯ (F.) : ⲙⲉⲉⲧⲉ (A_2) « atteindre, obtenir ».

Nous avons ici affaire à des intransitifs avec le vocalisme en ⲁ caractéristique du sens intransitif. Je laisse de côté ⲡⲁⲁⲕⲉ (S.), ϫⲁⲁⲧⲉ (S.), ⲕⲁϯ (B.), dont les ancêtres hiéroglyphiques ne sont pas clairs.

En face de ces formations de vocalisme varié (ⲉ, ⲁ, ⲟ, [le *ŏ* est conservé seulement dans quelques qualitatifs]), mais comportant le même redoublement de la voyelle dans la première syllabe, nous avons les formations dans lesquelles c'est la consonne médiale qui est redoublée avec le même vocalisme varié (Steindorff, § 225, 230, 231). La voyelle brève ne peut dans ce cas s'expliquer que par le redoublement de la consonne médiale, c'est-à-dire par une formation *qattal :*

a) ⲙⲓⲥⲉ (*mĭssyĕt*), état construit : ⲙⲉⲥ-, pron. ⲙⲁⲥⲧ ″, qual. ⲙⲟⲥⲉ; (Steindorff, § 225); il y a environ 45 verbes de ce type.

b) ϣⲁϥⲉ (*šaffi̯ĕt*), ϣⲁϥⲓ (B.); qual. ϣⲁϥⲓⲱⲟⲩ (Steindorff, § 230). Noter en outre une forme ϣⲓϥⲉ, citée par Crum (*Dictionnaire*), et un qualitatif ϣⲟⲃⲉ, ainsi qu'une forme ϣⲁⲁϥⲉ, type ϩⲁⲁⲧⲉ.

c) ⲡ̅ⲣⲣⲉ (*pĕrri̯et*), qual. ⲡ̅ⲣⲓⲱⲟⲩ (Steindorff, § 231).

Il y a environ 8 verbes de ce type.

[1] Crum, *Diction.*, p. 495.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

Nous avons vu les raisons qui nous obligent à admettre le redoublement de la consonne médiale dans ⲙⲟⲥⲉ. Le traitement du *w* médial dans ce même type de verbe nous oblige également à admettre le redoublement de la consonne médiale. Soit par exemple : le verbe ϩⲓⲟⲩⲉ (S., A., Mani, *Evangile de Jean*) : ϩⲓⲟⲩⲓ (B., F.), avec le qualitatif ϩⲱⲟⲩⲓ (B.), qui n'est conservé qu'en bohaïrique. Le radical est *ḥwi̯;* le *w* se maintient dans ϩⲁⲩ- participe conjonctif (S. A2.) et ϩⲟⲩ- (S. A2.) état construit. Les orthographes hiéroglyphiques nous indiquent bien aussi le radical *ḥwi̯ :* 𓋴𓅱𓏏𓅱𓏏, Lepsius, *Denk.*, II, 96. C'est un infinitif dans un titre, il est au féminin parce que le verbe est *tertiae infirmae;* 𓋴𓋴𓋴𓅱 (W. 602) = 𓋴𓅱𓅱 (P. 204 + 6), *Pyr.*, § 492 *c;* 𓋴𓅱𓅱, *Edfou,* II, 85, 11 (le 𓏏 est tombé).

C'est donc un infinitif féminin de type 1⊥2(*w*)3(*i̯*) + *ĕt*. Ce type de racine est fréquent en sémitique, et là aussi la présence de deux consonnes faibles sur trois donne lieu à des modifications importantes. En copte, dans un pareil radical, l'infinitif et le qualitatif sont tous deux de type en apparence anormal : 1° Dans le qual. ϩⲱⲟⲩⲓ le ⲱ est long en bohaïrique seulement parce qu'il est suivi d'un ⲟⲩ (*w*), c'est une loi connue du bohaïrique. Mais la syllabe n'est pas ouverte ; autrement le ⲟⲩ (*w*) serait tombé. La forme sahidique qui nous manque aurait un *o* bref (*ϩⲟⲟⲩⲉ) ; de même on a ⲧⲱⲟⲩⲓ (B.), sandale en face de ⲧⲟⲟⲩⲉ (S.) ; là le *w* redoublé provient de 𓏏 + 𓅱 *ṯŏbwĕt* > *tŏwwĕt*). Dans ϩⲱⲟⲩⲓ (B.) nous avons donc le qualitatif ordinaire à voyelle brève comme dans les verbes du type ⲙⲓⲥⲉ, qual. ⲙⲟⲥⲉ. Mais alors nous avons un *o* bref en syllabe ouverte, ce qui, phonétiquement, est impossible, la syllabe étant nécessairement fermée ne peut l'être que par le redoublement du *w* (*ḥŏwwi̯ĕw*). Ce redoublement explique à la fois la voyelle brève et la survivance du *w* dans une position qui a seulement l'apparence d'être intervocalique ; s'il subsiste, c'est parce qu'il est redoublé. La forme ϩⲓ correspond à un autre infinitif du même verbe avec chute du *w;* le vocalisme est celui de ϥⲓ, ϫⲓ.

2° Un second verbe nous offre un *w* intervocalique en apparence anormal ; c'est : ϣⲟⲟⲩⲉ (S.) : ϣⲱⲟⲩⲓ (B.) ; ϣⲁⲩⲉⲓ (F.) : « être sec », racine 𓋴𓅱𓇋 = *šwi̯*.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le ο bref en syllabe ouverte et le ογ (*w*) qui semble intervocalique, sont anormaux. En réalité, le radical est clairement *šwi̯;* le *i̯* est conservé dans le factitif ⲧϣⲟⲩⲓⲟ : ϫⲟⲩⲓⲁ (F.) et dans le *nisbé* ϣⲟⲩⲓⲉ (B.). Le vocalisme ϣⲟⲟⲩⲉ est celui d'un qualitatif (*šŏwwi̯ĕw*) dont l'infinitif serait du type *ϣⲓⲟⲩⲉ (*šĭwwi̯ĕt*) lequel n'a pas survécu.

Une autre formation de ce même radical *šwi̯,* nous est donnée par ϣⲉⲟⲩⲉ (A.) (*Elias Apoc.,* 40, 2, 3; *Osée,* 9, 16; 13, 15). A-t-on le vocalisme de ⲡ̅ⲣⲣⲉ, c'est-à-dire *ϣⲁⲟⲩⲉ, le ⲁ accentué devenant ⲉ en akhmimique, ou bien un ⲁ primitif devenant ⲉ devant ⲟⲩ comme devant ⲃ, cf. ⲥ̅ⲃⲃⲉ ? Le *w* subsistant est anormal, il faut qu'il soit redoublé; quant au vocalisme en ⲉ, il peut figurer soit le vocalisme **šĕwwi̯et,* soit le vocalisme **šăwwi̯ĕt* (cf. ϣⲁϥⲉ), le ⲁ sahidique accentué passant à ⲉ en akhmimique.

*
* *

Le traitement du ⲣ en seconde radicale, dans ce type de verbe, nous oblige aussi à admettre le redoublement.

1° Le verbe ⲉⲓⲣⲉ : ⲓⲣⲓ « faire », est un bon exemple d'un radical trilitère à 3e faible *iri̯,* dont les différentes formes dispersées dans les différents dialectes nous montrent bien quelle a dû être la richesse des dérivations primitives dans un seul et même radical. Ce qui subsiste n'est visiblement qu'un reliquat. Nous avons :

A. une série de formes avec chute du ⲣ après voyelle accentuée; elles représentent les dérivés du radical simple sans redoublement médial;

B. une série de formes où le ⲣ médial est conservé. Là, s'il a subsisté, c'est parce qu'il a subi le redoublement de la consonne médiale, caractéristique de la forme *Qattal* (*Pi''el*).

Examinons d'abord la première série. L'akhmimique a seul conservé la forme ⲉⲓⲉ [1]. S'agit-il d'un infinitif ou d'un qualitatif? Partout ce verbe

[1] La forme est fréquente. *Ex.,* I, 19; *Joel,* 2, 3, 4; *Amos,* 2, 9; *Malachie,* 3, 18; *Elias Apoc.,* 24, 9, 11; 35, 11; *Osée,* 7, 4; *Epist. Apost.,* 27, 9. Manque dans Clément.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

a le sens très réduit d'« être » et non pas de « faire ». Il est construit partout avec ⲛ-, soit ⲉⲓⲉ ⲛ̄-. Le vocalisme doit être le suivant : *ĭĕri̯* + désinence (ou *ĭări̯*, + désinence, le ⲁ accentué des autres dialectes devenant ⲉ en akhmimique). Le *r* après l'accent et en contact direct avec un *i̯* tombe, et cette chute amène le redoublement de la voyelle (ⲉ ou ⲁ) précédente[1]. Comme dans ⲣⲓ *pri̯* dans le mot composé ⲣⲓ ⲣⲓ qui a donné ⲣ̄ⲡⲉ : ⲉⲣⲫⲉⲓ : ⲣ̄ⲡⲉⲓⲉ (A). Puis le *i̯* précédé de la voyelle redoublée développe en akhmimique un ⲉ final. Cet ⲉ final peut théoriquement représenter en même temps le *ĕ* de l'infinitif féminin en *-ĕt*, propre aux radicaux en *i̯* final.

Cependant ⲉⲓⲉ, forme akhmimique ignorée des autres dialectes, est toujours employée comme un qualitatif; les doubles sahidiques, là où il y en a (dans l'*Apocalypse* d'Elias par exemple), donnent ⲟ ⲛ-. Nous ne connaissons pas le mot employé comme infinitif. La forme ⲉⲓⲉ pourrait être un infinitif employé comme qualitatif (mais ce serait étrange car on a aussi le qualitatif ⲉ). Bien plutôt, ce doit être une forme qualitative en ⲉ ou en ⲁ, donc différente de la forme en ⲟ du sahidique et des autres dialectes. On aurait **ĭĕri̯ĕw* > **ĭĕe̯i̯ĕw*, puis *ĕe̯i̯* et le *i̯* précédé de voyelle double, développe un *ĕ* final, soit : ⲉⲓⲉ. Donc deux vocalisations possibles ⲉ ou ⲁ d'un même type de qualitatif, en akhmimique : ⲉⲓⲉ est la forme pleine et ⲉ la forme abrégée. De même que l'on a ⲟⲓ et ⲟ conservés, l'un en bohaïrique et l'autre en sahidique et les deux subsistant conjointement dans Mani. En bohaïrique, nous avons souvent ainsi la forme pleine conservée, tandis qu'en sahidique nous n'avons en correspondance que la forme réduite. En tout cas, la différence des vocalismes est très importante. Il y a deux vocalismes du qualitatif, ⲟ et ⲁ (ⲉ). Parfois un dialecte a conservé les deux; dans ϩⲙⲁⲥⲧ et ϩⲙⲉⲥⲧ de l'akhmimique, nous avons ces deux vocalismes au qualitatif féminin (*ḥmᵃs·t(ĕi̯)*).

La forme ⲉⲓⲉ révèle donc un fait phonétique tout à fait analogue à celui que nous avons constaté autrefois, dans le mot ϩⲟⲟⲩ « jour », qui en akhmimique a la forme ϩⲟⲟⲩⲉ. Dans ce mot nous avons le vocalisme *hŏrw*, (ou *hŏrwĕw* avec la finale ⲉ des noms de temps); le *r* médial en contact direct avec le *w* final tombe et amène le redoublement du *ŏ*. En akhmimique

[1] Je décris le fait mais ne prétends pas restituer la séquence phonétique de ces transformations.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

le *w* final précédé de la voyelle redoublée développe aussi un ϵ final comme le *i* de ϵϊϵ.

En face de ϵϊϵ (A.) nous avons dans les autres dialectes la concordance suivante avec le vocalisme en ο.

ο (S.) : οι (B.) : ⲁι et ⲁⲁι (F.) : ογι (*Acta Pauli*) : ο (*Ev. Jean*) : ο ou ογι (Mani).

Dans cette séquence la voyelle originale est ο, comme dans ⲙοϲϲ. Cette formation manque en akhmimique; dans ce dialecte nous aurions un ⲁ ou bien un ο suivant que le ο est simple ou redoublé. Or le ο de οι (B.), qui ne devient pas *ωι, montre qu'il y a eu redoublement. Ce ο devient normalement ⲁ en fayoumique qui note le redoublement (ⲁⲁι). Le ο conservé dans ογι (*Acta Pauli, Ev. de Jean,* et *Mani*), prouve également le redoublement, car dans ces trois dialectes un ο bref accentué passerait à ⲁ; seul le ο redoublé se maintient. Nous devons donc rétablir un qualitatif de l'infinitif simple comportant la chute du *r: ïŏryĕw* ⟩ *ŏŏï*. En face l'akhmimique a une forme en ϵ qui est le qualitatif avec vocalisme en ϵ ou en ⲁ. Il n'a pas le vocalisme en ο qui, redoublé, serait resté ο.

La forme avec suffixe pronominal dérive de l'infinitif simple qui a perdu son *r:* ⲁⲁ″ (S.) : ⲁι ″ (B.), (ⲁιτογ) : ϵι ″ (ϵιτογ) (F.) : ϵϵ ″ (A.) : ϵϵ ″ (ϵϵιτογ) (*Acta Pauli*) : ϵϵ ″ (ϵϵτογ) (*Ev. Jean*).

Le ⲧ devant le suffixe -ογ de la 3ᵉ personne du pluriel est la consonne de liaison habituelle (correspondant, semble-t-il, à quelque chose comme notre *t* dans « y-a-t-il »). On le retrouve souvent entre autres après un *n :* ογϩⲛⲧ ″, ϰογⲛⲧ ″, cf. ⲣϩⲛⲧ ″, ou dans ⲁⲣⲓⲧ = (B.) : ⲁⲁⲓⲧ ″ (F.), ou encore dans ϩⲙϩⲧϩϩ (46), etc. Ici il est nécessaire seulement devant un ογ suffixe; ce pronom nouveau remplaçant le *sn* ancien donnait en contact avec la voyelle redoublée une forme peu reconnaissable phonétiquement; dans plusieurs dialectes, on l'a séparé de la racine ainsi réduite, par un ⲧ.

Notons ⲣⲁ- (B.) : ⲁⲁ (F.), (n'est-ce pas [illegible]?), toujours construit avec ⲙⲙο ″, forme obscure conservée dans deux dialectes seulement.

Les formes avec *r* conservé sont les suivantes :

L'infinitif *qattal* ϵⲓⲣϵ, le *r* est conservé parce que doublé.

L'infinitif construit est identique dans tous les dialectes :

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ⲣ̄- (S.) : ⲉⲣ-. (B.) : ⲉⲗ- (F.) (sur ⲓⲗⲓ) : ⲣ̄- (*Acta Pauli, Ev. de Jean*) : ⲣ̄- (A., *Mani*).

Ce ⲣ̄- partout conservé peut être le *r* redoublé de la forme *Qattal* ⲉⲓⲣⲉ = *ĭrrĭët,* dans laquelle il subsistait uniquement parce qu'il était redoublé. Notons d'ailleurs que l'infinitif construit de la forme simple **ĭŏrĕĭ* (forme perdue, nous l'avons dit, et remplacée par le *Qattal*), pourrait donner également bien une forme réduite à ⲣ̄-. En syllabe atone précédant la syllabe accentuée (ce qui est le cas dans l'infinitif construit), le *r* subsiste; il ne disparaît qu'après voyelle accentuée, quand il est en contact avec *i*.

Tous les auxiliaires de la conjugaison sont des dérivés de la racine *iri*[1]. Il y en a deux séries distinctes, l'une avec le vocalisme ⲁ (sah.), (Parfait I, Parfait II, Présent d'habitude), l'autre avec le vocalisme ⲉ (sah.), (Présent II, Futur II, Futur III). Dans les deux séries le *r* est tombé, sauf à la deuxième personne du féminin singulier, et en bohaïrique à la deuxième du pluriel, et à la forme nominale. Les conditions de cette disparition du *r* seraient à préciser.

Ce qui est très curieux, c'est que dans ce radical (d'un usage d'ailleurs extrêmement fréquent), nous avons un groupe de trois consonnes (*i* à l'initiale, *r* à la médiale, et *i* en 3e radicale), dont chacune est susceptible d'un traitement phonétique particulier. Ce cumul de variations phonétiques possibles dans un même radical entraîne une profonde transformation des dérivés qui deviennent souvent méconnaissables. Dans deux autres verbes ⲙⲉ : ⲙⲉⲓ *mri* «*aimer*» et ⲡⲉⲓⲣⲉ *pri* «sortir», nous avons aussi un *r* médial et un *i* final. Nous y voyons clairement la différence de dérivation entre la forme avec *r* redoublé et conservé ⲡⲉⲓⲣⲉ, ⲡ̄ⲣⲣⲉ (*Qattal*) et la forme avec *r* tombé ⲙⲉ : ⲙⲉⲓ (B.) : amenant le redoublement de la voyelle. La forme akhmimique ⲙⲉⲓⲉ nous donne le même vocalisme que *pri* dans ⲣ̄ⲡⲉⲓⲉ «temple» ou ⲉⲓⲉ (A).

2° Dans le type ϣⲁϥⲉ, une voyelle brève non redoublée en syllabe ouverte exige de même le redoublement de la consonne qui la suit. On pourrait penser à une assimilation d'un *w* final. Cette assimilation (régressive) d'un

[1] Le verbe «faire» prend comme auxiliaire la valeur «être». C'est tout à fait comparable au changement de sens qu'a subi notre verbe «avoir» (latin *habere*) quand il est devenu auxiliaire.

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à un serait très vraisemblable dans ϣⲁϥⲉ; cf. assimilation de à dans , ⲧⲟⲟⲩⲉ «sandale» (= *ṯôbwĕt*). Mais le qualitatif ϣⲁϥⲓⲱⲟⲩ nous dénonce un *i̯* final. Dans ⲣⲁϣⲉ, l'assimilation d'un *w* à un *š* serait plus surprenante. Nous n'avons que deux verbes de cette catégorie ϣⲁϥⲉ et ⲣⲁϣⲉ : ⲣⲁϣⲓ (B.) : ⲁⲉϣⲓ (F.) : ⲣⲉϣⲉ (A.); et tous deux n'ont pas les formes dérivées : construite, pronominale, ou qualitative, du type ⲙⲓⲥⲉ. Seul le qualitatif ϣⲁϥⲓⲱⲟⲩ (boh.), est comparable au qualitatif de la troisième catégorie que nous allons examiner tout à l'heure.

Une autre interprétation est possible. Nous pourrions avoir deux radicaux quadrilitères du type *šfwi̯* et *ršwi̯*, c'est-à-dire deux trilitères transformés en quadrilitères par l'adjonction d'un suffixe *i̯*. Nombre de verbes quadrilitères sont ainsi formés en égyptien, et nous aurions pour ce quadrilitère un vocalisme (intransitif) en ⲁ, identique à celui du verbe ⲁⲗⲡⲓ (boh.) ou ϩⲉⲙⲓ (boh.). Mais dans ces deux verbes ϣⲁϥⲉ, ⲣⲁϣⲉ, l'orthographe hiéroglyphique ne laisse jamais soupçonner cette quatrième radicale hypothétique. Il reste donc plus que vraisemblable que nous ayons affaire à un *Pi''el* avec le vocalisme ⲁ (intransitif) dans la première syllabe de l'infinitif, au lieu du ⲓ de ⲙⲓⲥⲉ. C'est un *Qattal* (*Pi''el*) *intensif*, avec vocalisme ⲁ *intransitif*.

3° Le troisième type de verbe présente une orthographe qui paraît d'abord singulière : une voyelle brève ⲉ et une seconde consonne redoublée. Comment faut-il interpréter cette orthographe? Voici d'abord la liste des verbes de ce type :

ⲡ̅ⲣⲣⲉ	ⲡ̅ⲣⲣⲓⲉ (A.) : ⲡ̅ⲣ̈ⲓⲉ (Mani), cf. ⲡⲉⲓⲣⲉ	ⲡⲣⲓⲱⲟⲩ (S.) et Mani) : ⲫⲉⲣⲓⲱⲟⲩ (B.) : ⲫⲉⲣⲓⲱⲟⲩⲧ
ⲧ̅ⲣⲣⲉ		ⲧⲣⲉⲓⲱⲟⲩ (S.) : ⲧⲉⲣⲉⲓⲱⲟⲩ (B.) : ⲧⲣⲓⲱⲟⲩ (A., Mani)
ϩ̅ⲣⲣⲉ : ϩⲉⲣⲓ		
ⲥ̅ⲙⲙⲉ : ⲥⲉⲙⲓ		
: ⲉⲙⲓ	ⲙ̅ⲙⲉ (A.) cf. ⲉⲓⲙⲉ	
ⲕ̅ⲛⲛⲉ : ⲕⲉⲛⲓ	ⲕ̅ⲛⲛⲓⲉ (A.) : ⲕ̅ⲛ̈ⲓⲉ (Kap. 55, 1, Mani)	ⲕⲉⲛⲓⲱⲟⲩⲧ
ϩ̅ⲃⲃⲉ : ϩⲉⲃⲓ	cf. ϩⲓⲃⲉ	
ϭ̅ⲃⲃⲉ : ϫⲉⲃⲓ		ϫⲉⲃⲓⲱⲟⲩ
ⲥ̅ⲃⲃⲉ : ⲥⲉⲃⲓ :	ⲥⲏⲃⲃⲓ (F.)	

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il faut noter le parallélisme entre les deux types de verbes dans ⲡ̅ⲣⲣⲉ en face de ⲡⲉⲓⲣⲉ et ⲉⲙⲓ en face de ⲉⲓⲙⲉ. Le ⲓ (3ᵉ radicale) reparaît, en akhmimique seulement, dans les infinitifs ⲡ̅ⲣⲣ ⲉ, ⲕ̅ⲛⲛⲓⲉ, cf. ϩⲉϯⲉ (*ḫdi*) dans *Mani*, bien qu'il s'agisse de syllabes atones. La notation de cet ⲓ est due au redoublement de la consonne précédente.

A. Remarquons d'abord que tous ces verbes ont comme 2ᵉ radicale une des sonantes ⲙ, ⲛ, ⲗ, ⲣ, ⲃ. Or ces consonnes, quand elles sont entravées (suivies directement d'une autre consonne), transforment un ⲁ accentué en ⲉ. On comparera les formes pronominales suivantes dans le type ⲙⲓⲥⲉ : on a parallèlement, comme Steindorff l'a noté, § 226 :

ⲣⲓⲕⲉ	pron.	ⲣⲁⲕⲧ″ *rḳi*	en face de	ⲉⲓⲛⲉ	ⲛ̅ⲧ″ *ini*	
ⲡⲓⲥⲉ	—	ⲡⲁⲥⲧ″ *psi*	—	ⲥⲓⲛⲉ	ⲥⲛ̅ⲧ″ *gmi*	
ϩⲓⲧⲉ	—	ϩⲁⲧ″ *hti* (?)	—	ⲗⲓⲃⲉ	ⲗ̅ⲃⲧ″	etc.

Il est donc vraisemblable que dans le type ⲡ̅ⲣⲣⲉ nous avons en fait un ⲁ primitif devenu ⲉ en contact avec une sonante (entravée parce que redoublée), et toute la série rentrerait dans le type ϣⲁϥⲉ, c'est-à-dire 1*ă*223*ĭĕt*.

B. Le redoublement de la consonne dans la graphie copte sert-il à exprimer effectivement le redoublement de cette consonne, redoublement que nous croyons réel? Ou au contraire est-ce un simple procédé graphique pour indiquer que la sonante (en sahidique), jouant à elle seule le rôle de voyelle, il est inutile d'écrire le ⲉ?

Si c'était le redoublement réel qu'on avait voulu exprimer dans ⲡ̅ⲣⲣⲉ (redoublement qui d'ailleurs devait être déjà réduit à une consonne simple au moment où les Coptes ont noté l'égyptien en caractères grecs), on aurait employé le même procédé dans les formes ⲡⲉⲓⲣⲉ (infinitif), ⲡⲟⲣⲉ (qualitatif). On aurait *ⲡⲉⲓⲣⲣⲉ, *ⲡⲟⲣⲣⲉ.

Le ⲉ interne, en sahidique, n'est jamais écrit quand il figure en syllabe accentuée devant une des sonantes ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ; il est alors toujours représenté par un trait (Steindorff, § 30-32). On a ainsi : ⲥ̅ⲛⲧⲉ, ⲧ̅ⲃⲧ, ϩ̅ⲙϫ., ⲃ̅ⲗϫⲉ, ⲟⲩ̅ϣⲉ. C'est un procédé d'orthographe employé par tous les dialectes, sauf le bohaïrique, qui, lui, écrit toujours le ⲉ devant ces sonantes comme devant toute autre consonne.

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Avant l'invention du trait, qui est certainement une adjonction secondaire du système graphique copte, la sonante pouvait servir de voyelle, mais afin de noter également sa valeur comme consonne, on la répétait dans l'écriture, d'où la graphie ⲡⲣⲣⲉ. Pour montrer que celle-ci devait se lire *pĕrĕ* < *pĕrrĕ*. (les deux *r* étant déjà réduits à un seul) et non **prĕ*, le *r* (ⲣ) était écrit deux fois, d'abord comme voyelle (sonante vocalisée), puis comme consonne. Nous n'avons donc pas là une preuve de l'existence d'un redoublement réel. Mais en fait, ce redoublement, simple procédé graphique, coïncide précisément avec un redoublement réel antérieur. Notons qu'une série de substantifs présentent exactement la même formation, avec la même orthographe, du moins en apparence. En sahidique nous avons la série :

ⲕ̅ⲙⲙⲉ : ϫⲉⲙⲓ, « noir» dans ⲥ+ⲕ̅ⲙⲙⲉ (S.) : ⲥⲧⲩϫⲉⲙⲓ (B.) : « cumin noir» cf. ⲕⲙⲟⲙ.

ϩ̅ⲙⲙⲉ : ϩⲉⲙⲓ, « gouvernail» (toujours en composition ⲣ̅ϩⲙⲙⲉ) 𓄿𓂝𓇋.

ϩ̅ⲙⲙⲉ : ϩⲉⲙⲓ, f. « chaleur» cf. ϩⲙⲟⲙ.

ⲃ̅ⲛⲛⲉ : ⲃⲉⲛⲓ, f. « datte, dattier», ⲃⲏⲛⲛⲓ (F.) 𓅱𓈖𓏏𓏏𓂋.

ⲕ̅ⲗⲗⲉ : ⲕⲉⲗⲓ, « verrou», ⲕⲏⲗⲗⲓ (F.) 𓂧𓂝𓈖𓇋𓇋𓇋𓂋 *Pyr.*, § 194 *a*.

ⲃ̅ⲣⲣⲉ : ⲃⲉⲣⲓ, « nouveau».

ⲙ̅ⲣⲣⲉ : — f. « lien», ⲙⲉⲗⲗⲓ (F.) cf. ⲙⲟⲩⲣ (*mir*) et ⲙⲏⲓⲣⲓ (B.).

ϩ̅ⲃⲃⲉ : ϩⲉⲃⲓ, m. « charrue» 𓋴𓅱𓈙.

ⲧ̅ⲃⲃⲉ : f. « sceau» : ⲧⲉⲃⲓ : f. « obole» (mots identiques?) 𓅱𓏲𓂋𓍿.

ⲕ̅ⲃⲃⲉ : « repli», ⲕⲱⲃ, 𓂧𓂝𓅱𓈙𓂋.

Ici nous avons le redoublement apparent et le vocalisme en ⲉ uniquement dans des radicaux ayant une sonante ⲙ, ⲛ, ⲗ, ⲣ, ⲃ pour seconde radicale : donc la voyelle ⲉ pourrait provenir d'un ⲗ.

Mais cette série n'est pas du tout homogène. Nous avons affaire à plusieurs trilitères dont la troisième radicale n'est pas un *i*. Par exemple :

ⲕ̅ⲙⲙⲉ, *kĕmmĕt* «noir», ϩ̅ⲙⲙⲉ, *ḥĕmmĕt* «chaleur», proviennent de radicaux à seconde géminée : ⲕⲙⲟⲙ, «être noir»; ϩⲙⲟⲙ, «être chaud»;

ⲕ̅ⲗⲗⲉ, «verrou» vient de 𓂧𓂝𓈖𓇋𓇋𓇋𓂋 (pl.), (le 𓂝 assimilé à 𓈖 valant ⲗ empêche l'allongement du ⲉ);

ⲧ̅ⲃⲃⲉ vient de *ḏbʿt* (cf. ⲧⲱⲱⲃⲉ);

ϫ̅ⲗⲗⲉ de *ḏlʿ* (ϫⲱⲱⲗⲉ); ⲃ̅ⲛⲛⲉ de *bnr*.

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

En bohaïrique des noms de même type en apparence, mais qui n'ont pas de correspondants en sahidique, peuvent avoir soit la seconde radicale redoublée, puisque la voyelle reste brève, soit la voyelle ϵ redoublée, puisque le bohaïrique ne marque pas le redoublement de la voyelle ou l'a perdu. Ce sont par exemple les mots : ϩϵⲗⲓ (f.) « crainte », ϫϵⲗⲓ (m.) « filet », ϭϵⲗⲓ « beurre ». Seuls les prototypes hiéroglyphiques ou les variantes dialectales permettront de décider. Il s'agit encore de mots dans lesquels la seconde radicale est une sonante ⲗ, ⲣ ; le ϵ peut donc provenir aussi d'un ⲗ ancien si la sonante est redoublée.

Dans les mots ϩ̅ⲙⲙϵ (), ϩ̅ⲣⲣϵ (), ⲙⲣⲣϵ (), ⲣ̅ⲣϵ (adjectif de prov. inconnue), ⲕ̅ⲣⲣϵ, , (cf. ⲕⲱⲣ), on peut au contraire admettre une réduplication de la consonne médiale constituant un mode de dérivation *nominale* tout à fait analogue à la dérivation verbale par redoublement. De même on a en sémitique, à côté de la forme verbale *qattal* (Brockel., p. 508), une formation nominale *qattal* (avec des vocalismes variés ; Brockel., §§ 144-157).

Cette formation nominale par redoublement de la médiale, c'est celle que nous retrouvons dans une série de mots où la voyelle brève de la première syllabe oblige à admettre le redoublement de la seconde radicale. Quand la voyelle brève n'est pas redoublée, et que la troisième radicale n'est pas assimilable à la seconde, il faut admettre, dans les substantifs comme dans les verbes, un redoublement organique de la seconde radicale. C'est l'hypothèse qu'il faudra vérifier dans les mots suivants :

ⲟⲕϵ, ⲟⲥϵ, ⲟϩϵ, ⲕⲁⲕⲓ (B.), ⲕⲟⲧϵ, ϵⲓⲟⲡϵ, ⲙⲁⲥϵ, ⲛⲟⲃϵ, ϩⲟⲧϵ, ϩⲁϭϵ, etc.

Nous avons là encore une formation commune avec le sémitique, mais que l'écriture hiéroglyphique ne marque pas, pas plus d'ailleurs qu'elle n'était marquée dans l'alphabet sémitique.

*
* *

Sur l'existence de ce redoublement et sur les dates de sa disparition dans la langue, les transcriptions des noms propres égyptiens dans une langue étrangère pourraient peut-être nous donner une indication.

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

En babylonien, nous avons le nom Ḥaramašši = . Ce type de nom propre très fréquent (un nom de dieu + un verbe), comprend un verbe au qualitatif (ou pseudo-participe). Peut-on considérer que le redoublement du *š* en babylonien représente bien le redoublement égyptien du *s* dans le mot *mŏssiĕw,* MOCЄ, qualitatif du *qattal?* Le redoublement d'une consonne dans le système cunéiforme peut avoir d'autres causes. Tous les noms de ce type ont-ils bien le redoublement en assyrien? Rappelons la transcription assyrienne *Amanappu* pour . Ici nous devons bien avoir en assyrien un *p* redoublé, que la présence de la voyelle brève en syllabe ouverte dans le mot ΟΠЄ nous oblige à admettre en égyptien.

Par contre les formes grecques Αμωσις, Αμασις [1] du nom = *iă'ḥmŏssiĕw,* nous montrent que les deux *s* avaient été réduits à un seul dans la prononciation au moment où les Grecs ont transcrit ce nom.

*
* *

Mais cette réduplication de la seconde consonne a dû amener un traitement particulier de la première syllabe dans le nom ou dans le verbe, lorsque celle-ci devient atone. Dans certaines formations, l'accent passant sur la seconde syllabe ou sur la syllabe d'un suffixe (-), la première syllabe prend un *ĕ* atone. Ce traitement particulier de la syllabe initiale ne prouverait-il pas l'existence du redoublement de la seconde consonne? Il faut revenir sur l'examen de cette question :

1° Dans ϭЄРНϭ : ϫЄРНϫ (B.), « chasseur » et dans ϭЄРΟϭ « filet », le Є de la première syllabe est anormal, en face de ϭРΟ : ϫРΟ; ϭРΟϭ : ϫРΟϫ; ϭРΩϩ : ϭРΟϩ; ϭРНϭЄ : ϭРНϫІ; ϭРНΠЄ : ϭРНΠІ.

M. Vycichl y a vu une preuve du redoublement de la consonne *r* médiale. M. Till (*Ä. Z.*, 73, pp. 131-138) au contraire ne croit pas à l'existence de cette formation en ancien égyptien. Il cite (p. 138) une série de mots qui

[1] En grec le *ω* correspond à ο égyptien du copte et *ο* correspond à ω. Dans Αμασις nous avons un vocalisme dialectal : en fay. et en akh. un ο accentué du sah. ou du boh. passe à ϧ.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

présentent ce même vocalisme (accentuation sur la voyelle longue de la seconde syllabe avec un *ĕ* atone dans la première syllabe) mais qui seraient tous des emprunts manifestes : ϫⲉⲃⲏⲗ (ζιβύνη), ⲧⲉⲗⲏⲗ (הלל), ϣⲉⲙⲏⲣ (B.) (שמר), ⲉⲗϩⲏⲙ, ⲥⲉⲡⲏ, ⲥⲉⲣⲱⲃ, ϣⲉⲗⲉⲥⲧ, ⲥⲉⲣⲏⲧ (ex. unique), ⲙⲉϩⲏⲗ (A.).

A côté de mots incontestablement empruntés, nous avons, dans cette énumération, ϣⲉⲗⲉⲥⲧ qui ne l'est pas, et il apparaît bien que ⲥⲉⲣⲏϭ dérive d'un radical proprement égyptien 𓋴𓏏𓂋𓏲, ⲥⲱⲣϭ̄ (S.). : ϫⲱⲣϫ̄ (B.). On est tenté de voir dans ce mot un unique survivant dans le domaine égyptien de la formation des noms de métier du type *qattāl,* qui est classique dans tout le domaine sémitique, et qui survit encore dans l'arabe parlé. Nous aurions là un ⲏ correspondant au *ā* du sémitique soit **gerrēg*. Dans cette hypothèse, ce ⲏ ne serait pas en syllabe ouverte; il n'impliquerait pas un suffixe nominal *i̯*. Mais cette formation a été assimilée analogiquement à la formation avec suffixe *i̯*, parce qu'elle a le même vocalisme, et on lui a donné un pluriel ⲥⲉⲣⲁⲥⲉ copié sur celui des mots à suffixe en *i̯*. De même au mot d'emprunt ϣⲃⲏⲣ (חבר) (S.) : ϣⲫⲏⲣ (B.) : ϩⲃⲏⲣ (A.), on a refait un féminin et un pluriel analogiques : ϣⲃⲉⲉⲣⲉ et ϣⲃⲉⲉⲣ.

2° Dans le mot : ⲙⲉⲣⲓⲧ (S.) : ⲙⲉⲛⲣⲓⲧ (B.) : ⲙⲉⲗⲗⲓⲧ (F.) : ⲙⲣⲣⲓⲧ (A.) pluriel : ⲙⲉⲣⲁⲧⲉ (S.) : ⲙⲉⲛⲣⲁϯ (B.) : ⲙⲉⲗⲉϯ (F.) : ⲙⲣⲣⲉⲧⲉ (A.), dérivé du verbe ⲙⲉ : ⲙⲉⲓ : ⲙⲏⲓ (F.) : ⲙⲉ̄ⲓⲉ (A.), radical *mri̯*, nous devons avoir un *r* redoublé au *Pi"el,* ce même *r* qui est tombé, nous l'avons vu, dans la forme simple ⲙⲉ où le ⲣ n'est pas redoublé. C'est ce redoublement qui oblige à mettre un ⲉ entre ⲙ et ⲣ dans la première syllabe devenue atone.

Le contraste est clair avec la dérivation ⲙ̄ⲣⲱ (S.) : ⲉⲙⲣⲱ, ⲉⲙⲃⲣⲱ (B.), «le port», qui est du type *ĕmri̯ŏwĕt*. Dans ce cas nous n'avons pas *ⲙⲉⲣⲱ.

3° Dans ⲙⲉⲥⲓⲱ : ⲙⲉⲥⲓⲟⲩ (A.), au lieu de *ⲙ̄ⲥⲓⲱ, cf. ⲙ̄ⲥⲁϩ, le ⲉ doit être également dû au redoublement du *s* : *mĕssi̯ŏwĕt*. De même dans ⲟⲙⲉⲥⲓⲟ (B.) (factitif), en face de ⲟⲙ̄ⲥⲟ «placer» factitif de *ḥmsi̯* et de ⲟⲣϣⲟ (A.), ⲟⲙⲕⲟ. De même encore dans ⲙⲉⲥⲟⲣⲏ : *mĕssi̯wt-Rēʿ* (le ⲟ représente un *w* atone).

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

Une question se pose inévitablement. Si la formation *Qattal,* 1-22-3, est un type de formation générale applicable à tout verbe fort ou faible (comme l'est le *Qattal* [*Pi*ᶜ*el*] en sémitique), pourquoi n'avons-nous en copte *dans les verbes forts* aucun exemple de cette formation, avec ce même vocalisme ? Pourquoi est-elle pratiquement utilisée seulement dans les verbes à 3ᵉ faible?

Or nous avons un verbe ⲕⲓⲙ dont le vocalisme est unique dans un radical verbal d'apparence bilitère. C'est un ancien trilitère *ḳm*; comme le montre la graphie 𓄿𓂋𓅱𓏲 et probablement un *Qattal* de ce radical *ḳm*; 𓄿𓂋𓏲.

Ce verbe à l'état construit et à l'état pronominal est traité comme les verbes du type ⲙⲓⲥⲉ qui ont comme seconde radicale un ⲙ : ⲕⲉⲙⲧ- (S.) et ⲕⲉⲙⲧ″ (S.). Il n'a pas conservé de qualitatif. En composition on a ⲕ̅ⲙⲧⲟ (S., A.) : ⲕⲉⲙⲑⲟ (B.), « tremblement de terre». ⲕ̅ⲙ- pourrait être ici un participe conjonctif dont le ⲁ serait passé à ⲉ devant ⲙ. Mais, c'est plutôt une forme reconstruite, car il n'y a pas transformation de ce ⲙ en ⲛ devant ⲧ à l'état pronominal comme dans ⲟ̅ⲛⲧ″. En réalité, il manque le ⲉ final du type ⲙⲓⲥⲉ à l'infinitif, mais ceci est normal car dans ce verbe, la troisième radicale est un 𓅱 et non un 𓏲 = *i*. Ce 𓅱 disparaît en finale non accentuée : ainsi on a ⲧⲁⲙⲟ = 𓄿𓂋𓅱𓏲 et non *ⲧⲁⲙⲓⲟ [1]. Il disparaît également dans les qualitatifs ⲟⲱ de ⲁⲱⲁⲓ, ⲟⲩⲟϫ de ⲟⲩϫⲁⲓ; dans les substantifs ⲟⲩⲟϥ « poumon», ϩⲟϥ « serpent», ⲱⲟⲱ « bubale», etc.

D'une façon générale, nous l'avons répété, la tendance de la langue dans son développement historique a été de réduire le nombre des formations verbales par *dérivation,* et de les remplacer par des *auxiliaires.* Dans chaque racine on n'a conservé qu'une seule formation qui devenait fixe. Pourquoi dans les verbes à troisième faible a-t-on donné la préférence au *Qattal* comme forme unique à l'infinitif et au qualitatif? Il doit y avoir une raison phonétique variable dans chaque cas et des influences analogiques qu'il faudra préciser.

[1] Il existe en copte un verbe ⲧⲁⲙⲓⲟ mais qui n'a rien à faire avec celui-ci.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

Dans l'infinitif ⲙⲓⲥⲉ et le qualitatif ⲙⲟⲥⲉ, nous avons en apparence une seule et même finale : ⲉ (S.) : ⲓ (B. F.). Or cette finale provient en réalité de deux formations différentes. A l'infinitif nous avons une terminaison féminine **mĭssi̯ĕt* et au qualitatif une terminaison tout autre **mŏssi̯ĕw*. Je laisse de côté en ce moment la question du redoublement du *s*. Or dans certains dialectes, cette différence d'origine aboutit à une correspondance différente que j'ai eu l'occasion de noter[1]. Dans deux dialectes, la finale du qualitatif est différente de celle de l'infinitif dans les verbes du type ⲙⲓⲥⲉ. Dans l'*Ascension d'Isaïe,* on a ϫⲁⲥⲓ (qual.) en face de l'infinitif ϣⲓⲛⲉ. Dans les *Acta Pauli*, on a ⲥⲁϣⲓ, ϫⲁⲥⲓ (qual.) en face des infinitifs ϣⲓⲛⲉ, ϣⲓⲡⲉ[2].

Cette différence de traitement est un bon exemple de ce que les dialectes, très heureusement multipliés par des découvertes récentes, peuvent nous apporter de nouveau pour l'interprétation des formes les plus claires en apparence.

*
* *

L'existence d'une formation *Qattal* (*Pi''el*), comportant des vocalisations variées, nous permet de comprendre que deux factitifs en ⲥ, dérivés d'une même racine, puissent avoir un vocalisme différent dans deux dialectes ou dans un même dialecte.

Par exemple, le factitif en *s* préfixe de la racine se présente dans les différents dialectes sous les formes suivantes :

1° ⲥⲉⲙⲛⲓ (B., F.) « établir » : ⲥ̅ⲙⲛⲉ (A.) : *Mani,* K. 98, 1 ; 62, 22 ; 114, 120.

2° ⲥⲙⲓⲛⲉ (*S. Mani*) : ⲥⲙⲓⲛⲓ (E.).

3° ⲥⲙ̅ⲛⲛⲉ (*Ev. de Jean*).

[1] Lacau, *Ascension d'Isaïe,* dans *Muséon,* LIX, 464.

[2] L'*Ascension d'Isaïe* et les *Acta Pauli,* textes assez courts, n'ayant pas conservé les infinitifs ϫⲓⲥⲉ et ⲥⲓϣⲉ ; j'ai mis ici en parallélisme les infinitifs de deux autres verbes du type ⲙⲓⲥⲉ.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ces trois formations sont phonétiquement distinctes et ne peuvent être ramenées l'une à l'autre :

1° La première forme représente le vocalisme normal en *ä*, après le *s* initial du factitif, comme dans CAXE = *sädët*. Ce A accentué devant M devient E. C'est un factitif construit sur le radical simple du bilitère *mn* qui résultait lui-même de la chute du *i* médial dans un trilitère du type *min* (MAEIN). Ce factitif a un infinitif féminin [ ] comme tous les factitifs faits sur des bilitères.

2° La seconde forme, par son vocalisme en *i* entre la 2e et la 3e radicales, doit être le factitif d'un *Qattal* de ce bilitère qui avait le vocalisme *MINE (*minnët*) forme perdue.

3° La troisième forme serait le factitif d'un *Qattal* de bilitère à vocalisme en E (A) = *M̄NNE, cf. 2̄PPE. Ce *Qattal* ainsi vocalisé ne se serait conservé que dans le factitif en *s*. Ces deux *Qattal* (*Pi''el*) de bilitères ont disparu du copte et nous n'avons aucun autre exemple d'un *Pi''el* de bilitère issu lui-même d'un trilitère.

En fayoumique les deux formes CEMNI et CMINI semblent bien coexister; mais ce qui nous est parvenu de ce dialecte comporte beaucoup de formes empruntées à un des dialectes voisins; nous pouvons donc hésiter sur la réalité de cette coexistence. Au contraire, dans le dialecte des textes de *Mani* les deux formations C̄MNE et CMINE subsistent côte à côte. Pareilles formations multiples ont coexisté dans la κοινη dont dérivent tous les dialectes, mais il y a eu ensuite simplification, comme pour toutes les formes verbales. En fait chaque dialecte n'a presque jamais conservé qu'une seule forme. C'est ce qui s'est produit également, nous l'avons vu, pour les différents types de *Qattal*. Le type de *Qattal* : EMI (B.) : M̄ME (A.), ne subsiste que dans les deux dialectes, bohaïrique et akhmimique; et le type normal de *Qattal* : EIME (S.) : IMI (F.), ne subsiste que dans les deux dialectes : sahidique et fayoumique.

L'existence d'un *Shafel* du *Pi''el* avec double vocalisme nous confirme la variété des formations verbales que nous cache l'écriture hiéroglyphique.

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

En dehors du redoublement de la consonne médiale dans la forme *Pi''el* (*Qattal*) qui nous est dénoncé par l'état du vocalisme (voyelle brève en syllabe d'apparence ouverte), le vocalisme lui-même est un élément original et significatif de cette formation. Le *i* de l'infinitif, le *o* du qualitatif, le *a* de l'état pronominal, constituent une série vocalique qui caractérise spécialement cet aspect du verbe, et les différents emplois de cet aspect.

Rappelons-le, il n'y a aucun lien phonétique à chercher entre ces trois voyelles, elles ne sortent pas l'une de l'autre. Chacune d'elles caractérise une des fonctions du verbe. Changer une voyelle, c'est changer le sens; ce procédé de dérivation est courant dans le nom comme dans le verbe. Pourquoi est-ce cette séquence des trois voyelles, plutôt qu'une autre, qui caractérise le *Pi''el?* Nous n'en savons rien, mais cet aspect d'un verbe est caractérisé à la fois par la *nature* de la voyelle et par le *redoublement* de la consonne médiale.

On s'attendrait à retrouver dans cette forme verbale à redoublement, qui remonte certainement à l'ancêtre commun, un vocalisme identique dans les différentes langues dérivées de cet ancêtre. Il n'en est rien. Le redoublement est resté identique, le vocalisme qui l'accompagne est autre, les deux procédés sont indépendants, ils ne sont pas liés, mais peuvent simplement se cumuler au besoin. En sémitique, nous avons, en arabe et en éthiopien : *qattala;* en assyrien : *kaššăd;* en hébreu : *qittel;* en araméen : *qattel.* Nous devons nous demander si ce n'est pas l'égyptien et l'hébreu qui nous ont conservé la vocalisation ancienne (en *i*) propre à cette formation. Partout ailleurs, ce vocalisme aurait été aligné sur le vocalisme de la forme *Qatal.* De même, nous l'avons vu, le *Pi''el* égyptien comporte plusieurs vocalismes dont chacun venait ajouter une nuance de sens au verbe à redoublement. Ce procédé, variation du vocalisme dans le *Pi''el,* n'existe pas ou n'existe plus dans le groupe des langues sémitiques. Ce groupe l'a-t-il perdu, ou bien est-ce l'égyptien qui, dans son développement personnel, a voulu ajouter ce mode de dérivation supplémentaire au redoublement du *Pi''el?* Je ne vois aucun moyen de décider pour le moment entre ces deux hypothèses. Rappelons-nous seulement

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

que dans le verbe sémitique les variations de la voyelle interne servent à exprimer différents *sens* de la racine verbale. La voyelle *a* caractérise le sens transitif *qatal,* la voyelle *i* le sens intransitif transitoire et passager *qatil,* la voyelle *u* le sens intransitif permanent *qatul.* (Caspari, *Gram. arabe* [traduction], § 40-42, 202-203; Brockelmann, *Précis de linguistique sémitique* [traduction], § 189).

III

REDOUBLEMENT DE LA DEUXIÈME RADICALE DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

Une autre particularité remarquable des radicaux à troisième faible, c'est que dans la forme *imperfective,* ils présentent un redoublement de la consonne médiale qui, lui, est exprimé dans l'écriture hiéroglyphique. Cette formation si singulière, par redoublement de la consonne médiale, demeure encore sans explication satisfaisante [1].

C'est un fait connu qu'on a la correspondance (imperfectif) en parallélisme avec et (perfectif) en parallélisme avec le même . C'est l'existence de cette double correspondance qui nous oblige à admettre que, sous l'orthographe immuable *sḏm·f* des verbes forts se cachent forcément deux formations verbales, lesquelles ne diffèrent entre elles que par une modification interne que nous ignorons.

Dans une phrase comme la suivante (*Pyr.* § 696 *c-d,* N. 622-623) :

chaque fois que Pépi a faim, Rwṯi a faim, chaque fois que Pépi a soif, Neḫbet a soif [2] ;

[1] On trouvera l'état actuel de cette question dans nos trois grammaires principales : Erman[4], 4, § 287 (2 et 3), 297, 301, 387, 390, 392 (participe imperfectif actif et passif), 422 (relatif imperfectif) ; Gardiner, § 269, 270, 356-358 (participe imperfectif relatif et passif); 387 (relatif imperfectif), 411, 439 ; Lefebvre, § 218-222, 244, 261, 430-436 (participe imperfectif actif et passif), 476, 477 (relatif imperfectif).

[2] Remarquons en passant que le signe-mot de est différent dans les deux exemples du mot « boire ». Comme le second exemple est placé au début d'une colonne

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

nous avons affaire à deux verbes en parallélisme, *ḥqr* radical fort et *ỉbỉ* radical à 3e faible. Il y a évidemment à la fois équivalence de sens et différence absolue de forme entre ces deux types morphologiques. Le redoublement de la 2e consonne dans [hieroglyphs] sert à exprimer *l'imperfectif*. Ce même *aspect* est exprimé dans [hieroglyphs] par un autre procédé (sans doute variation vocalique ou réduplication de la 2e ou de la 3e consonne), procédé qui n'est pas susceptible d'être traduit par une modification orthographique dans le radical et qui par suite nous échappe. Ce contraste entre les deux traitements nous oblige à considérer que *sḏm·f* couvre au moins deux formes distinctes. Cette immobilité orthographique des verbes forts peut même cacher d'autres formes encore : on peut supposer la réduplication de la 2e consonne radicale *Qattal* (*Pi''el*), ou de la 3e (forme arabe 9 et 10 : *Iqballa* et *Iqbālla*). Dans ces trois types de redoublements, les deux consonnes redoublées étant en contact direct ne sont écrites qu'une seule fois. Malheureusement, le copte, qui n'écrit pas non plus les lettres doubles, quand elles ne sont pas séparées par une voyelle, ne nous apporte aucun éclaircissement.

Même contraste entre les formes verbales qui figurent dans la formule si fréquente sur les stèles, où l'on souhaite au mort :

[hieroglyphs] [1] Caire 20540, 20560, etc.

(*toutes les choses bonnes et pures*) *qui sont données* (*habituellement*) *par le ciel, créées* (*habituellement*) *par la terre, apportées* (*habituellement*) *par le Nil.*

Dans ces trois participes imperfectifs passifs, les deux verbes faibles [hieroglyph] (*rdỉ*) et [hieroglyph] (*ỉnỉ*) ont le redoublement de la seconde radicale; le verbe fort [hieroglyphs] (*qm'*) ne l'a pas. Il s'agit pourtant d'exprimer dans ces trois verbes exactement la même nuance de sens, c'est-à-dire la répétition habituelle de l'action.

(l. 623 de N) et séparé par conséquent du premier, on pourrait croire à une distraction du scribe; mais Drioton a montré (*Actes du XXIe Congrès des Orientalistes*, Paris, 1948, p. 65) que ces variations d'un même déterminatif à courte distance, ces «dissimilations graphiques» sont une élégance d'écriture voulue par les scribes.

[1] Les variantes orthographiques d'une pareille formule qui est si fréquente, qui a duré si longtemps et qui était en usage dans toutes les provinces d'Egypte, mériteraient d'être rassemblées ; elles nous réserveraient des surprises.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

De même dans la forme relative imperfective, *Pyr.*, § 537 *b*, T. 29 :

(18 fois)

une étoile devant laquelle les dieux s'inclinent,
devant laquelle tremblent les deux neuvaines.

Quel est le rapport à établir entre la forme qu'emploient les verbes forts pour exprimer l'imperfectif et celle qu'emploient les verbes faibles? Phonétiquement, il n'y a aucune équivalence possible.

Si la seconde radicale forte est écrite *deux fois* dans la forme imperfective *tertiæ infirmæ* , , c'est qu'il y a entre ces deux lettres une voyelle accentuée ou non [1]. C'est une règle sans exception dans l'orthographe hiéroglyphique qu'une consonne redoublée n'est écrite qu'une seule fois, à moins que ces deux consonnes identiques ne soient séparées par une voyelle. Il en est de même en sémitique.

En égyptien, nous aurions le vocalisme théorique **mĕrr ″ ĕf* écrit et le vocalisme théorique **emrĕr ″ ĕf* écrit .

Si donc nous avions dans un verbe fort à l'imperfectif la même formation que dans le verbe faible, nous aurions aussi l'orthographe * *sḏ ⊥ ḏm.*

Notons tout de suite que ce redoublement de la médiale avec voyelle intercalaire entre les deux consonnes est un procédé qui a dû exister en égyptien à un moment donné de son développement [2]. Un mot comme (*ĕzšŏšen*) ϣωϣϩν, «le lotus», est de ce type. Mais il ne reste dans le vocabulaire égyptien qu'un très petit nombre de substantifs qu'on puisse rattacher à ce mode de dérivation [3] et pas un seul verbe. Il serait étrange qu'une for-

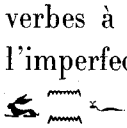
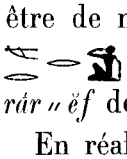
[1] Il n'était pas nécessaire qu'elle fût accentuée. Dans un mot comme , il y avait une voyelle entre les deux *r*, puisque le dernier est tombé ou du moins est passé à , mais cette voyelle n'était pas accentuée.

[2] Il y a en sémitique des traces d'une pareille formation, en Harari seulement et dans des adjectifs, mais Brockelmann (I, § 158) admet qu'il doit s'agir d'une influence hamitique. Ce mécanisme verbal existe en berbère ; il y est même si bien vivant que des verbes arabes adoptés par les Kabyles reçoivent la forme proprement berbère 1 2ū2e3; voir Colin, *Observations étymologiques sur le vocabulaire Kabyle,* dans *Mélanges* Gaudefroy-Demombyne, p. 312.

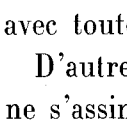
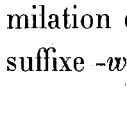
[3] Comme formation nominale, quelques noms de plantes : , ou d'oiseaux : , ; de maladies : , et un nom propre : . Les noms d'animaux et de plantes, les termes médicaux sont très

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

mation aussi rare eût servi à figurer l'imperfectif d'une catégorie de verbes extrêmement nombreux.

Gardiner a bien vu la difficulté que constitue ce redoublement (*Grammar*, § 270), et il a proposé une nouvelle interprétation de cette seconde radicale redoublée dans l'écriture. Il rappelle d'abord que l'on a généralement considéré que la consonne finale faible *w* ou *i̯* avait dû s'assimiler à la consonne précédente et que *mri̯·f* avait dû aboutir à *mrr-f*[1]. Il se demande alors si l'on ne doit pas admettre pour tous les radicaux à 3e faible l'interprétation qu'il a suggérée dans le § 269 à propos des formes imperfectives dans les verbes à 2e géminée. Ces verbes présentent également un redoublement à l'imperfectif. Il suppose que, pour ceux-ci, sous la graphie à redoublement  , on pourrait avoir ou bien une vocalisation **wnán ″ ĕf* qui correspondrait à une forme **ĕsḏám = ĕf* (radical fort), ou bien une vocalisation **wennán = ĕf* qui correspondrait à une forme **sĕḏḏám = ĕf*. N'en peut-il pas être de même, pense-t-il, dans les verbes à 3e faible ? C'est-à-dire que  pourrait représenter, soit **ĕmrár ″ ĕf* de **ĕmrái̯ ″ ĕf*, soit **mĕrrár ″ ĕf* de **mĕrrái̯ ″ ĕf*.

En réalité cette assimilation régressive n'est guère vraisemblable. Si elle peut être admissible entre un *i̯* ou un *w* et telle ou telle autre consonne, il est difficile d'admettre que l'analogie ait généralisé pareille assimilation avec toutes les autres consonnes.

D'autre part un *i̯* final en contact direct avec une consonne précédente ne s'assimile pas du tout à cette consonne. Son traitement est tout autre : il disparaît en amenant le redoublement de la voyelle précédente :  donne ϣⲉⲉⲣⲉ et *šŏpi̯ew* donne ϣⲟⲟⲡ. Ce *i̯* final apparaît sans aucune assimilation dans les dérivés en ⲧ factitif : ⲧⲙⲉⲥⲓⲟ. De même dans les mots à suffixe *-wt*  : ⲣⲙⲓⲏ. Le contact entre *i̯* et la consonne précédente a lieu

souvent archaïques dans toutes les langues. Comme formation verbale, il n'en reste rien. En sémitique, cette formation est également morte. Il existe quelques termes de ce type en amharique qui sont peut-être dus à l'influence du hamitique (où le procédé aurait survécu). C'est ce que pense Brockelmann, *Grundriss der vergleich. Gram. der semit. Sprachen*, § 158, pour le nom.

[1] C'est la solution adoptée par Farina, *Grammaire* (édition française), § 240, 241. Au contraire Erman et Lefebvre ne parlent pas de cette assimilation possible.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ici avant l'accent, donc dans des circonstances différentes. Mais si cette assimilation est inadmissible en contact direct, comment admettre que l'assimilation régressive d'un *i̯* à distance (par dessus une voyelle) soit plus vraisemblable? Nous n'en avons aucun autre exemple. Nous n'avons pas non plus d'exemple d'une dérivation verbale du type 1ᵕ22-2 en égyptien et pareille formation est inexistante en sémitique. Elle demeure assurément possible comme demeurent possible, théoriquement, dans un trilitère fort, toutes les combinaisons de consonnes et de voyelles que l'on peut réaliser en groupant telles ou telles des cinq voyelles (longues ou brèves) avec les trois consonnes de la racine dont deux (la seconde et la troisième) peuvent être redoublées, soit en contact direct, soit séparées par une voyelle, mais son existence n'est pas pour autant prouvée.

Je crois que la forme à redoublement des verbes faibles est absolument indépendante, phonétiquement, de la forme sans redoublement des verbes forts. Ce sont deux formations distinctes employées pour exprimer un même sens, dans des conditions que nous allons examiner.

*
* *

Les verbes à seconde géminée, à l'imperfectif, écrivent les deux consonnes semblables de la racine, ce qui montre qu'il y avait une voyelle entre ces deux consonnes. En effet, un verbe à 2ᵉ géminée est un *trilitère* fort dont la 2ᵉ et la 3ᵉ radicales sont identiques. Quand la voyelle est placée entre la 1ʳᵉ et la 2ᵉ consonnes et qu'il n'y a pas de voyelle entre la 2ᵉ et la 3ᵉ consonnes qui sont semblables, ces deux consonnes en contact direct sont écrites par un seul signe et la racine prend l'aspect d'un bilitère. Quand au contraire il y a une voyelle entre ces deux consonnes semblables, elles sont écrites toutes les deux.

Ceci n'éclaire en aucune manière ce qui se passe dans les verbes à 3ᵉ faible. Dans les verbes *secundæ geminatæ,* il n'y a pas, en effet, de redoublement réel de la médiale comme dans les verbes à 3ᵉ faible. Mais ce type d'imperfectif *secundæ geminatæ* nous apprend quelque chose de très important. Cette variation de l'orthographe nous prouve que, dans l'imperfectif des trilitères forts et par conséquent dans la forme *sḏm·f* imperfective, l'accent était entre la

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

2e et la 3e radicales. Nous avons pour *l'imperfectif* dans ces deux formes grammaticales 2 *æ. gem. et* 2 *æ inf.* exactement le même schéma 1 2 ⊥ 3. Dans le premier cas, la 3e radicale, étant une radicale forte, subsiste sans changement. Dans les trilitères à 3e faible, au contraire, la voyelle qui venait se placer devant cette 3e faible devait lui faire subir une modification d'ordre phonétique ou même une suppression par diphtongaison, ce qui modifiait complètement le schéma normal de l'imperfectif. Celui-ci pouvait par exemple se confondre avec la forme passive en 𓄿 final, qui était bien vivante dans cette classe de verbes. Dès lors l'imperfectif des *tertiæ infirmæ* cessait d'être clair sous sa forme normale. Le seul remède, c'était d'avoir recours à une autre forme verbale de sens voisin mais de formation claire, que l'on a *substituée* à l'ancienne forme devenue peu compréhensible. On a employé le *Qtaltal,* c'est-à-dire la formation 1 2 3 2 3, la radicale 3 étant *i* ou *w*. Cette substitution d'une forme verbale à une autre en égyptien, nous en avons un autre exemple très intéressant dans la façon dont ont été traités au passif les mêmes verbes à troisième faible. Ce n'est pas le lieu de discuter ce point, dont je parlerai plus tard. Je signale simplement maintenant ce qui s'est passé. Une des anciennes formes passives consistait dans le redoublement de la 3e radicale forte. Ce redoublement est exprimé par l'écriture, c'est-à-dire qu'il y avait une voyelle entre les deux consonnes redoublées [1]. Le procédé est encore très vivant dans les *Pyramides,* mais il disparaît rapidement et survit seulement au Moyen Empire dans quelques textes religieux ou médicaux qui ne sont que les copies de textes plus anciens. Or dans les *Pyramides, jamais* un verbe à 3e faible ne reçoit cette forme du passif à 3e redoublée. Quand on a, en parallélisme dans deux phrases exactement de même portée, ce qui est fréquent, d'un côté un verbe fort, et de l'autre un verbe faible, si le verbe fort a la forme passive par redoublement de la 3e radicale forte, le verbe faible correspondant, qui a forcément la même portée sémantique, est au contraire *toujours* au passif en 𓄿 final. Notons un seul exemple : 𓋴 𓄿 (N) en face de 𓏏 (N) (§ 492 *c*). Certainement le redoublement d'une 3e radicale faible donnait phonétiquement quelque chose d'instable ou même de méconnaissable. Le schéma 1 2 3 (*i*) ⊥ 3 (*i*)

[1] Erman, 4, § 324 *b;* Gardiner, § 425-426 ; Lefebvre, § 306. Gardiner, § 425, a raison de rapprocher cette formation de l'hébreu *pu'lal.*

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

plaçait la voyelle accentuée entre deux consonnes faibles. L'armature consonnantique se trouvait rompue; il était intéressant ou même nécessaire d'employer dans ce cas l'autre forme du passif.

*
* *

Remarquons qu'en sémitique, nous avons des exemples de la substitution d'une forme verbale à une autre précisément dans des classes de verbes où la nature d'une des consonnes entraînait des modifications d'ordre phonétique. En hébreu, toutes les grammaires relèvent le fait que :

1° Dans les radicaux à 2e radicale *w* (ו) ou *i* (י), les formes *pi''el, pu'al,* et *hitpa'al* sont remplacées par les formes *pō'lēl, pō'l'al* et *hitpō'l'el :* קוֹמם, קוֹמם, התקוֹמם (Jean, *Grammaire Hébraïque,* § 54 et 55), c'est-à-dire par des formes *qtaltal,* qui pratiquement, n'étaient plus en usage dans les verbes ordinaires.

2° Dans les radicaux à 2e géminée ou dans les radicaux à seconde radicale ע les formes *pi''el, pu'al, hitpa'el* sont remplacées par les formes *pō'el, pō'al, hitpō'el :* סוֹבֵב, סוֹבַב, הסתוֹבֵב (Jean, *ibidem,* § 56).

3° Dans les verbes à 3e radicale ה (נאה, טחה, שחה), on admet que le *pi''el* et l'*hitpa'ēl* sont remplacés par un *pi'lel* et par un *itpa'l'el.*

C'est un procédé de même ordre, que nous avons en égyptien. Il ne s'agit pas, bien entendu, de le faire remonter à l'ancêtre commun. Il a pu se développer d'une façon indépendante dans ces deux domaines linguistiques après leur séparation.

*
* *

Naturellement une question se pose. Puisque la graphie qui note le redoublement de la seconde radicale implique forcément qu'il y a une voyelle entre les deux consonnes identiques figurant dans l'écriture, pourquoi cette voyelle et la consonne faible qu'elle accompagne à l'intérieur du mot ne sont-elles jamais écrites ? Pourquoi n'avons-nous jamais 123 (*i*) 23 (*i*) ?

La consonne n'est pas écrite parce que nous avons affaire à une consonne faible *i* ou *w;* cela est normal. En réalité, il est extrêmement fréquent qu'une

© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

radicale faible (un ꜥ = *ỉjod,* entre autres) ne soit pas écrite, non seulement quand elle est finale, mais encore quand elle est la seconde radicale d'un trilitère. Un même signe *bilitère* peut servir à écrire aussi bien un radical bilitère de deux consonnes fortes qu'un radical trilitère à seconde consonne faible. Exemples : = *qrs, qis, qs* (ϰλλϲ); = *nid, nd* (ⲛⲟⲉⲓⲧ); = *tis, ts* (ϫⲟⲉⲓϲ); = *min, mn* (ⲙⲁⲉⲓⲛ); sert à écrire *ḥm* ( ) et *ḥim* (: « femme », le pluriel ⲥⲓⲟⲙⲉ montre un *i* médial). Ceci s'explique très simplement par le fait que cette consonne faible disparaît quand elle est intervocalique. Quand elle subsiste, c'est à l'état de diphtongue [1], mais même dans ce cas, elle est très rarement écrite. Ainsi dans : « harpe », qui a maintenu le *i* médial en diphtongue, * ϩⲟⲓⲛⲉ (S) : ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ (B), ce ꜥ n'est pour ainsi dire jamais écrit [2].

Toute une série de mots (verbes ou substantifs) semblent formés de deux radicales identiques :

var. : et ; (verbes)

; ; (substantifs)

Ils sont dus en réalité à la répétition d'un bilitère à deuxième faible *i*, soit *ḥiḥi* dans lequel le ꜥ n'est pas écrit.

A côté par contre, on a des redoublements de bilitères à 2e ꜥ qui ont conservé le ꜥ, par exemple :

; ; ;

, variante : ;

; ; .

Il est certain que nous avons affaire dans ce cas à un ꜥ différent, couvrant une seconde valeur. Ce serait le ꜥ qui subsiste intact en troisième radicale dans des verbes comme : , , , , [3]. Précisément les verbes terminés par ce ꜥ particulier (à préciser) ne comportent

[1] Elle peut également subsister (pas toujours) dans la position : 12(*i*)-3, ⲉⲃⲓⲱ. Les faits sont plus complexes que la règle sommaire que j'énonce.

[2] Cf. *Deshasheh,* pl. 18.

[3] Lefebvre, *Gram.,* § 220 *b,* 228 *a,* et Gardiner, § 270, Obs.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

jamais le redoublement de la seconde radicale [1]. Ce redoublement était inutile puisque la 3e radicale subsistait et n'était pas un *yod* réel. Ils n'ont pas non plus, en général, d'infinitif féminin. Ce ⲓ final n'est donc pas une 3e faible.

Nous avons une réduplication tout à fait analogue dans ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ (S) : ⲗⲗⲟⲗⲓ (B) [2] : « le raisin ». C'est une formation nominale, mais qui comporte un redoublement des 2e et 3e consonnes tout à fait analogue à celui que nous avons supposé dans notre *Qtaltal* verbal. On a la vocalisation : *iĕ'lŏ'let* [3]. La voyelle accentuée (*ŏ*) est placée devant le second ' et la chute de ce ' amène le redoublement de cette voyelle. Or ce ⲓ intérieur et ce redoublement de la voyelle, l'orthographe égyptienne ne nous en dit rien, du moins à l'époque classique (ⲓ 𓂋 𓄡 𓅱). Seule l'orthographe ancienne emploie deux fois le signe 𓂋 au lieu du signe 𓂋, c'est-à-dire que l'on note la présence du ⲓ : ⲓ 𓂋 𓄡 𓅱 [4].

Notons encore une forme : ⲕⲗⲟⲟⲗⲉ = 𓄿 𓅱 (*Pyr.* § 281 *a*, T. 240, Gardiner, *Onomastica A* 10), qui doit être du type *qrirĭ;* cf. 𓂋 𓄿 𓅱 *Pyr.* § 261 *a* état simple, sans réduction du 𓂋 final à ⲓ (comme dans 𓆑 𓂋 ⲓ, de *ḫprr*).

Notons que le dernier *i* du *Qtaltal* du type 123 (*i*) 23 (*i*) doit se retrouver conservé par le pluriel dans les participes imperfectifs ainsi orthographiés : 𓄿 𓂋 ⲓ ⲓ 𓄿 𓅱 𓂋 ⲓ ⲓ 𓄿 𓅱 ⲓ ⲓ 𓄿 *Leyde* n° 15 (t. VI, pl. X) en face de 𓄿 𓂋 ⲓ et 𓅱 𓅱 𓅱 𓅱 *Urk.* VII, 14, 7 (B. H. I., 8, 4).

Dans les *Pyramides,* nous avons : 𓄿 ⲓ 𓅱 ⲓ ⲓ 𓅱 𓅱 - - - - - - 𓅱 ⲓ 𓅱 𓅱 𓂋 𓄿 𓅱 𓅱, § 1708 *a-b* M. 689-690. Il faudrait reprendre l'examen de tous

[1] Ce ⲓ final subsistant demanderait une étude spéciale. Il a certainement une autre origine que le *yod* ⲓ = *i*. Le signe ⲓ couvre en réalité plusieurs valeurs, elles-mêmes provenant de consonnes antérieures variées. Rappelons le ⲓ final de 𓅱 𓅱 = *dwi* qui correspond à *l* du sémitique *gebel* (גבל) ; 𓅱 𓅱 ⲓ 𓅱 qui correspond à *n* (arabe : semn ; hébreu : *šemen*) ; 𓅱 𓅱 𓅱 𓅱 = *m* + *nšwt,* 𓅱 𓅱 𓅱 𓅱 = 𓅱 𓅱.

[2] Le copte nous montre que, dans ce mot, le ⲓ ne correspond ni à ⲗ ni à *i,* mais bien à '.

[3] Le *e* devant ' en syllabe inaccentuée passe à ⲗ en bohaïrique seulement, il reste ⲉ en sahidique. Il en est de même, par exemple, dans : ⲉⲃⲟⲧ (S) : ⲗⲃⲟⲧ (B) « le mois » (*ĕ'bŏd*) ; ⲉⲃⲱⲧ (S) « Abydos » (*ĕ'bōdew*). Devant un ⲓ initial, au contraire, la voyelle prothétique est dans les deux dialectes un ⲗ, ⲗⲡⲟⲧ : ⲗⲫⲟⲧ = ⲓ 𓅱 𓅱.

[4] ⲓ 𓂋 𓄡 𓅱 dans 𓂋 𓄡 𓅱 Murray, *Saqqara Mastabas,* I, pl. I en bas à droite et à gauche et pl. II en bas à droite et à gauche,

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

les exemples d'imperfectifs; leurs orthographes exceptionnelles pourraient être très instructives.

*
* *

Je crois que cette hypothèse d'une forme *Qtaltal* nous donnerait en outre une explication satisfaisante de deux impératifs tout à fait isolés en sahidique :

ⲁⲣⲓⲣⲉ impératif de ⲉⲓⲣⲉ « faire »[1] : ⲁⲗⲓⲁⲓ (fayoumique)[2].

ⲁⲛⲓⲛⲉ, impératif de ⲉⲓⲛⲉ : « porter » (Steindorff, § 332).

Ces deux impératifs ont donné lieu à des essais d'interprétation qui ne nous paraissent pas concluants :

Stern avait d'abord pensé (*Koptische Grammatik,* § 384), qu'il s'agissait de formes composées de deux éléments : ⲁⲛⲓ+ⲉⲓⲛⲉ et ⲁⲣⲓ+ⲉⲓⲣⲉ, c'est-à-dire l'impératif construit plus l'infinitif du même verbe.

Sethe (*Verbum,* II, 509) propose une phrase * *ĕini-naï* : « apporte à moi ». La préposition et son suffixe pronominal (* ⲛⲁⲓ), ajoutée au verbe à l'impératif, donnerait ⲁⲛⲓⲛⲉ.

Calice, *Ä. Z.,* 45 (1908), 92 fait remarquer que cette explication théoriquement possible pour ⲁⲛⲓⲛⲉ ne peut convenir pour ⲁⲣⲓⲣⲉ, à moins que l'on admette, comme il le propose d'ailleurs, que la seconde forme est une forme *analogique,* copiée sur la première. Calice a raison de relever que l'explication de Sethe n'est valable que pour un seul des deux mots. Certes l'analogie en général a des résultats souvent très imprévus, mais la création d'un type d'impératif qui serait construit sur le modèle d'un cas unique et très particulier, celui où la préposition complémentaire *n* correspondrait précisément à un *n* du radical verbal auquel elle est annexée, me semble tout à fait improbable.

Au contraire, un impératif du type *Qtaltal* serait une formation applicable directement à tous les verbes à 3e faible qui ont adopté cette forme *Qtaltal* à l'imperfectif. On aurait le vocalisme *ĭrĭrei; ĭnĭnei;* ce serait un

[1] Le bohaïrique répond à cette forme anormale par une forme d'impératif tout à fait anormale elle aussi, mais différente : ⲁⲣⲓⲟⲩⲓ, ⲁⲛⲓⲟⲩⲓ. Il faut y ajouter : ⲁⲗⲓⲟⲩⲓ, qui sert d'impératif à ⲱⲗ ou plutôt à un verbe : *ⲉⲓⲗⲉ disparu; ⲁ (*'ri*). Comme il n'y a évidemment aucun lien phonétique entre les deux formes, sahidique et bohaïrique, nous laisserons de côté le bohaïrique pour lequel je ne vois aucune explication intéressante.

[2] Cette forme ne figure pas dans le dictionnaire de Crum.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

impératif du *Qtaltal* insistant sur l'action durable et continue du verbe [1]. Une forme avec suffixe, tout à fait isolée, malheureusement et qui nous est donnée par le dialecte fayoumique me paraît représenter le même impératif avec complément pronominal : ⲁⲛⲉⲛⲧ = (Math., 14, 18) [2]. Il est clair que cette forme présente un redoublement du ⲛ qui ne peut venir de l'annexion d'une préposition avec un suffixe; le ⲧ s'y oppose.

Quant aux formes ⲁⲣⲓ-, ⲁⲣⲓ″; ⲁⲛⲓ-, ⲁⲛⲓ″, qui sont les formes construites avec complément direct et les formes pronominales, ce sont au contraire les impératifs normaux sans redoublement, dans les verbes à 3e faible, de la forme perfective *Śḏm·f*. Rappelons-nous d'ailleurs que l'impératif a disparu pratiquement de la langue. En copte, il est remplacé normalement par l'infinitif. Il ne reste en copte que quelques épaves, analogiques pour la plupart. Des formes comme ⲁⲭⲓⲥ, ⲁⲩⲥⲓⲥ peuvent être les équivalents de ⲁⲣⲓ″, ⲁⲛⲓ″.

*
* *

Dans les formes verbales , , , le redoublement de la 2e et de la 3e consonnes me semble clair d'après l'orthographe employée. Le radical écrit puis (action), est un trilitère à 3e faible *rdi*. Or le *r* initial dans ces conditions de vocalisation et d'accentuation à préciser, sans doute quand l'accent est sur la seconde syllabe, disparaît (cf. devenant ⲥⲱ). Il reste *di* écrit , cette forme réduite a pris la nouvelle valeur *di* (†), qui est répétée deux fois dans le *qtaltal* jouant le rôle d'imperfectif. Si on voulait répéter seulement la 2e radicale, on ne se servirait pas pour l'écrire du signe qui vaut *di*, on emploierait . Comparer les formes *ḥ'i'i*, *ḥ'i'i* (dans (*Pyr.*, §§ 1233 *c*, 1234 *c*), le prothétique indique que la voyelle accentuée était après le premier); (*Coffin Texts*, I, 356 *c*; 358 *b*; 359) = *sḥ'i'i*; , *Ramosé*, pl. 39 et 40; , *Ramosé*, pl. 39. Dans tous ces exemples la 3e consonne faible n'est pas écrite.

Même formation dans les quinquilitères à consonne finale faible, par exemple : = *ḫbibi*, et dans les substantifs du type : , (Gardiner, 287).

[1] Je ne cherche point à vérifier ce point pour le moment. [2] David, *Revue Biblique*, 1910; cf. Till, *Koptische Chrestomathie für den Fayumisch Dialekt*.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Enfin il faudra examiner à nouveau les formes isolées (archaïques) [1] : *rḥiḥi; ḥmimi; ḏdiḏi* [2]. Ce sont sans doute des *Qtaltals* de verbes ayant eu anciennement une 3e faible. Le ⲩ n'est-il pas le souvenir d'un *i* final? Dans , nous avons eu sûrement une 3e faible à l'origine d'après le sémitique وصى. De même dans *Pyr.*, § 1189 *d* nous aurions un *Qtaltal* d'un verbe **šmi* dont le *i* final disparu en égyptien se retrouve en sémitique مشى (*mšy*) avec métathèse.

L'objection, c'est que dans ces formes, on n'a pas trace d'un sens imperfectif, mais le *Qtaltal* peut exprimer autre chose que l'imperfectif.

* * *

Cette formation *Qtaltal* elle-même était-elle restée assez courante dans la langue pour avoir pu servir à en remplacer une autre? Pour se substituer à l'*imperfectif* normal qui, dans les verbes à 3e faible, eût été phonétiquement incompréhensible, il fallait que la forme de remplacement, que le *Qtaltal,* fût lui-même parfaitement clair, donc encore en usage. C'est ce qui reste à examiner.

Le *Qtaltal* est une formation verbale et nominale (type 12323) qui remonte à l'ancêtre commun du sémitique et de l'égyptien. Dans le domaine du sémitique, il a dû disparaître de bonne heure. En tout cas, dans chacune des langues sémitiques prises séparément, il n'est plus représenté que par un petit nombre de survivances. Elles suffisent pleinement, du reste, à montrer qu'il s'agit d'un procédé commun à toutes les langues de la famille, donc qui remontait au présémitique. Brockelmann [3] cite pour les substantifs une série d'exemples avec des vocalismes variés en arabe, tigré, hébreu, syriaque, éthiopien. De même dans les verbes, il relève des exemples en arabe, éthiopien, hébreu, araméen (§§ 257 F *d* [α β γ δ], p. 519). Citons seulement les formes hébraïques verbales *seḥarḥar* : «être agité de mouvements violents» et *ḥemarmar:* «devenir rouge»; parmi les adjectifs désignant des couleurs :

[1] Erman, 4, § 391 *a;* Gardiner, § 360; Lefebvre, § 442.

[2] ϫⲱ est en copte une forme anormale. Dans un radical bilitère *ḏd,* le *d* final ne devrait pas tomber. Il subsiste d'ailleurs dans le participe conjonctif ϫⲁⲧ-. Je crois que ϫⲱ n'est autre chose que le qualitatif du type *ḏĕdōïĕw,* qualitatif régulier d'un trilitère à 3e faible (**ḏdi*), ce qualitatif a remplacé l'infinitif (qui serait **ḏŏdĕ*) comme ϩⲙⲟⲟⲥ (S) a remplacé ϩⲉⲙⲥⲓ (B).

[3] Brockelmann, *Grundriss der vergleich. Gram. der semitischen Sprachen,* §§ 173-177.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

'adamdām : « rouge », *ieraqrāq* : « vert »[1]. Les dialectes arabes modernes ignorent ce type verbal. Le procédé est mort partout. Il ne nous reste, même dans les langues sémitiques les plus anciennement attestées, que les épaves d'une formation entièrement disloquée.

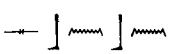
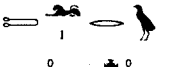
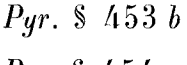
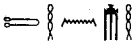
En égyptien, au contraire, ce procédé a continué à tenir une place assez considérable dans la langue. Voici une série d'exemples pris dans les textes anciens. Je ne note ici que les formes verbales; on pourrait relever une liste semblable de *substantifs* de ce même type. Je laisse de côté dans cette énumération les quinquilitères, extrêmement nombreux, commençant par *n;* l'immense majorité d'entre eux sont des *niphal* d'un quadrilitère (*palpel*); il s'agit donc d'une formation différente. (Cf. Montet, *Sphinx,* XIV, p. 202; Marcel Cohen, *Mélanges Maspero,* t. I, 2e fasc. (1935-1938), p. 711-712).

	Lacau, *Textes Religieux,* 57, 7
	Pyr. §§ 1110 *a,* 1615 *b*
	Cf. , M. E.
*	= *Pyr.* § 1652 *b* (N. 663)
	M. E.
	Livre des Morts, ch. 113
	XVIIIe dynastie, cf. *Sarcophages*
	[2] Cf.
	Textes médicaux, cf.
	Cf. 2λοϭ
	Westcar, 8, 21
	Pyr. § 94 *c,* § 107 *b* avec un factitif : *Pyr.* § 76 *c*
	Pyr. N. 1055 + 18 (Jéquier, pl. XIII)

[1] En égyptien, même formation également dans un nom de couleur : ⲣⲟⲱⲣϣ̄ : « devenir rouge » (rad. *dšr*).

[2] Manque dans le *Wörterbuch,* mais il est relevé par Montet (*Sphinx,* XIV, p. 203) et par Drioton, *A. S.,* 39, p. 83 *c;* il figure dans le *Papyrus funéraire de Touya,* pl. 22, col. 6 (= *Todt.,* chap. 146).

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

	*Pyr.* § 936 *b* (P 180, M 280, N 891) [1]
	Coffin-Texts, II, 300
	Pyr. § 453 *b* (W 563)
	*Pyr.* § 454 *a* (W 563) cf.  , § 689 *c* (T 334)
	*Pyr.* § 1654 *a* (N 664)

Dans la langue classique (XIIe à XIXe dynasties), ces formes deviennent très rares. Nos grammaires (Erman, § 269, Gardiner, § 274, Lefebvre, § 255) n'en citent que quelques exemples et les tiennent avec raison pour des archaïsmes. Mais cette formation réapparaît dans la langue du Nouvel Empire. Les exemples en sont également nombreux à l'époque grecque, et enfin le copte nous en a conservé un bon nombre, une trentaine; cf. Steindorff, §§ 237, 238 et 240, 241; ⲧⲣⲟϣⲣⲉϣ (cf. ⲧⲱⲣϣ̄), ⲥⲁⲟⲡⲁⲉⲡ (cf. ⲥⲱⲁⲡ̄), ϣⲧⲟⲣⲧ̄ⲣ, ⲥⲕⲟⲣⲕ̄ⲣ, ϩⲧⲟⲙⲧ̄ⲙ, ⲥⲁⲟϭⲁⲉϭ [2], etc...

L'évolution dans l'emploi de cette forme devra être suivie. La langue classique avait pu l'éliminer ou en réduire l'usage dans le style littéraire; elle demeurait vivante dans la langue parlée, et le copte dérivant de cette langue parlée devait naturellement en hériter.

D'une façon générale, en copte, et sans doute bien avant, ces verbes ne sont plus rattachés à la racine originelle, dont la réduplication partielle leur a donné naissance. Le lien est rompu; ces formes secondaires constituent des verbes isolés et indépendants. Ce qui n'empêche pas que la forme simple du radical ait souvent survécu, mais elle demeure sans lien grammatical avec sa forme dérivée.

Pour le sens premier de cette formation verbale, il est clair qu'il s'agit *d'intensifier* la signification du radical trilitère simple. Ceci rend logique son emploi pour figurer l'aspect *imperfectif* des verbes faibles. Mais le développement de ces nuances de sens qui ont eu tendance à se confondre devra être examiné de plus près. Il s'agit d'une évolution de quatre mille ans, pendant

[1] Je laisse de côté les mots commençant par ⲡ qui peuvent être des factitifs de quadrilitères.

[2] Le vocalisme varie; il faudra reprendre l'étude de ces verbes en copte. Les dialectes nous apportent des éléments nouveaux.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

lesquels la documentation écrite est restée surabondante. Ce qui est clair, c'est que si la forme *Qtaltal* était encore bien vivante à l'époque des Pyramides, elle a dû se substituer, bien avant l'époque des Pyramides, dans toute la classe des verbes faibles, à la forme ordinaire (1 2 ⊥ 3) des imperfectifs des verbes forts. Actuellement, c'est pour nous dans la préhistoire de l'Egypte que ce remplacement a eu lieu; ce qui n'exclut nullement la possibilité de rencontrer dans l'avenir des textes plus anciens que les nôtres, dans lesquels l'état normal antérieur serait encore vivant.

Il faut également se demander pourquoi il n'y a pas eu nivellement entre deux formations aussi différentes, mais ayant même emploi. Nous avons vu que des deux formes du passif (employées chacune dans une de nos deux classes de verbes forts et à 3e faible) l'une a supprimé l'autre. Dans l'imperfectif, les deux formations ont survécu plus longtemps côte à côte. Il n'en reste rien en copte (sauf deux impératifs isolés) et cela est normal puisque toute l'évolution de la langue a consisté à réduire le nombre des formes verbales. Dans chaque verbe on n'a conservé que l'infinitif et son état construit, le qualitatif, et dans certains cas, la forme pronominale. Tout le reste a été remplacé par l'emploi d'*auxiliaires;* la formation verbale est devenue entièrement *périphrastique*. A ce moment, les différences morphologiques entre le perfectif et l'imperfectif devaient naturellement disparaître. A partir de quelle date pouvons-nous suivre ce développement? C'est un des nombreux problèmes qu'il conviendra d'examiner dans l'évolution de la langue.

CONCLUSION

1° L'infinitif féminin des verbes à 3e radicale faible se retrouve en sémitique.

2° Le *Qattal* subsiste dans les formes coptes des verbes à troisième faible du type ⲙⲓⲥⲉ.

3° Le redoublement de la consonne médiale à l'imperfectif dans les verbes à troisième faible correspond à une forme *Qtaltal*.

Ces trois traitements spéciaux des verbes à 3e faible sont dus au fait que la chute de cette troisième radicale faible rendait la dérivation normale méconnaissable; on lui en a substitué une autre.

BIFAO 52 (1953), p. 7-50 Pierre Lacau
Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.
© IFAO 2025 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net